

JANVIER 2023

CIO letter — TO —



**Thomas
FRIEDBERGER**
Deputy CEO
Tikehau Capital
and Co-CIO

1. Tikehau CIO letter – Human
after all, septembre 2022

DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE, MUR CLIMATIQUE ET FACTEUR HUMAIN

2^e PARTIE : LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND

« TU VOIS, LE MONDE SE DIVISE EN DEUX CATÉGORIES, CEUX QUI
ONT UN PISTOLET ET CEUX QUI CREUSENT. TOI, TU CREUSES. »

LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND – SERGIO LEONE, 1966

Dans la première partie de cette lettre parue en septembre dernier¹, nous nous sommes intéressés aux théories économiques et politiques qui ont abouti à évacuer le facteur humain de l'économie. Nous avons évoqué la façon dont un système économique basé sur la seule recherche de croissance exponentielle se met lui-même dans une impasse climatique, sociale et financière. Ce modèle de développement mondialisé et centré sur la culture occidentale a privilégié l'efficacité plutôt que la résilience, le global plutôt que le local, les prix plus bas plutôt que les salaires plus hauts, les entreprises plutôt que les individus, la norme plutôt que l'humain. Nous avons essayé de montrer comment la réintroduction du facteur humain dans l'économie pourrait offrir une voie non seulement vers un système économique plus durable, mais aussi vers une réunification des connaissances permettant, en considérant l'humanité comme un tout, une élévation de la conscience. Nous poursuivons notre analyse, cette fois-ci en nous plaçant au niveau des relations entre les individus.

Pourquoi donner une suite à notre précédente lettre ? Parce que notre culture entrepreneuriale nous fait ressentir le besoin de bousculer les acquis, la norme en vigueur, mais nous fait également réaliser la difficulté de sortir de sa zone de confort. Or, si les limites de notre système économique sont maintenant bien identifiées, une majorité d'individus semble pourtant s'accommoder de l'idée qu'il est acceptable de continuer dans cette voie en apportant des changements à la marge. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il existe un certain confort à ne pas transgresser la norme pour éviter l'exclusion d'un système qui pourtant dysfonctionne au point de menacer la survie de l'espèce humaine. Remettre en question ses croyances et ses certitudes crée cet inconfort bien connu de l'entrepreneur, et c'est l'une des raisons pour lesquelles nous nous y intéressons à nouveau d'aussi près dans cette lettre.

Cette lettre peut donc être vue comme un zoom sur la lettre précédente pour se placer au niveau du rapport humain. Nous essaierons de dépasser le débat sur les moyens à mettre en œuvre pour évoluer vers un modèle plus durable (croissance durable ou décroissance, effort privé ou étatique, approche incitative ou restrictive) pour proposer l'idée que l'humanité ne pourra trouver la solution qu'au prix d'une élévation de la conscience générale, qui suppose une remise en question de ses acquis, de ses certitudes et des peurs qui la divisent. **Nous essaierons aussi de montrer comment la destruction de notre rapport au vivant crée une aliénation, et comment cette aliénation est partiellement compensée par l'illusion de liberté proposée par notre système économique. Cette compensation partielle crée un confort auquel il est difficile de renoncer. Il permet une certaine stabilité sociale, mais génère de la souffrance. Ce confort offert par notre modèle est séduisant car il est construit sur l'ethnocentrisme (l'idée agréable que l'humain est la forme de vie la plus évoluée et doit légitimement dominer la nature) et l'idée que le plaisir (qui engendre une addiction plaisante) peut être un substitut au bonheur.**

Mais la crise actuelle accentue encore un peu plus les incohérences de notre système. Il existe tellement d'intérêts économiques, politiques, stratégiques divergents dans le monde qu'il sera très difficile pour les États, les entreprises

et les organisations internationales de se mettre d'accord sur une trajectoire commune. La transition énergétique, la relocalisation des moyens de production proches du consommateur, la recherche de souveraineté sur les approvisionnements et le réarmement des États sont autant de facteurs favorisant l'accélération de la demande de matières premières dans un monde aux ressources finies. La démondialisation privera par ailleurs certains pays émergents de la croissance que la mondialisation avait apporté en leur confiant la production de biens et de services à bas coûts, au moment où ces mêmes pays subissent de manière disproportionnée les conséquences du réchauffement climatique. Dans ce contexte, les conflits, les migrations de populations et les tensions économiques, sociales et politiques ne peuvent que s'accroître, alors que les pays développés adoptent des politiques plus protectionnistes et portent au pouvoir des gouvernements moins favorables à l'immigration. **Nous devons donc nous poser les bonnes questions, car c'est le moment de sortir de sa zone de confort, non pas en s'infligeant des contraintes que les populations n'accepteront jamais, mais en tentant une démarche intérieure avec comme objectif de remettre en question nos certitudes, nos acquis, nos préjugés.** La solution collective passe par un travail individuel. La remise en question de nos normes pour repenser notre rapport au vivant (le facteur humain) semble en effet un exercice

difficile mais nécessaire. C'est cet exercice que nous tentons d'amorcer ici. Sans avoir la certitude que les éléments de réflexion exposés ci-dessous sont les bons, nous avons la faiblesse de penser que le travail individuel réalisé par chaque lecteur qui aura eu le courage d'aller jusqu'au bout de cette lettre peut contribuer à cette élévation de conscience qui ne peut être que le ciment commun au passage d'un cap difficile : mettre à profit la connaissance et la démarche inclusive pour éviter l'autodestruction et évoluer vers un modèle économique durable.

Cette lettre aborde plus en détail des sujets clivants comme l'éducation ou les croyances. Sans offenser qui que ce soit, notre intention n'est pas de prendre position mais d'apporter à nos investisseurs un éclairage qui sort des sentiers de réflexion habituellement proposés, à partir de la lecture d'écrits pourtant largement disponibles. Restant convaincus que le système capitaliste représente le meilleur des systèmes économiques car il défend la liberté d'action et de parole, mais qu'il n'est pas durable ni soutenable dans sa forme actuelle, notre but est comme d'habitude de proposer des pistes de réflexion qui nous aident à mieux investir, en étant moins naïfs sur la finalité et les conséquences de nos décisions. Le titre de cette seconde partie, Le Bon, la Brute et le Truand, fait évidemment allusion au mythique film de Sergio Leone, mais introduit notre tentative d'analyser trois caractéristiques du comportement humain qui peuvent

expliquer la remise en question ou non de notre modèle économique : le lien au vivant (le Bon), la violence (la Brute) et l'imposture (le Truand). Ces trois notions seront donc le fil conducteur de ce second opus.

Nous concluons la lettre précédente avec ces mots :

Force est de constater que la culture occidentale, fondée sur la prédominance du droit, de la norme et le cloisonnement des populations et des savoirs, n'est pas favorable à l'émergence d'une pensée inclusive. Et c'est très dommage car les sciences portées par la culture occidentale ont apporté des progrès gigantesques sur la connaissance. La simple prise en compte des traditions et pratiques ancestrales combinée à l'apport d'une science basée sur le calcul, la mesure et la norme permettrait de démultiplier les effets du progrès et surtout d'aller dans la direction d'une réunification des savoirs, de l'espèce humaine et de son rapport à la nature. Malheureusement, notre modèle de pensée est « militarisé » par une idéologie visant à l'associer aux notions de liberté et de prospérité. La croyance indéfectible dans ce modèle basé sur l'individualisme et la société de consommation pourrait en fait maintenir nos sociétés dans une sorte de caverne de Platon qui nous fait percevoir la réalité de manière faussée, et surtout, qui nous rend agressifs envers ceux qui parviennent à en sortir, voient plus clair et cherchent à nous alerter.

INTÉRESSONS-NOUS À CETTE NOTION DE CAVERNE DE PLATON

« UN HOMME A TOUJOURS DEUX RAISONS DE FAIRE QUOI QUE CE SOIT : UNE BONNE RAISON ET LA VRAIE RAISON. »

J. P. MORGAN

Dans « La République », le philosophe grec Platon expose par cette allégorie de la caverne les conditions d'accès de l'homme à la connaissance et à sa transmission. L'allégorie met en scène des hommes prisonniers d'une caverne dans laquelle ils ne voient que la projection de l'image des objets qui représentent la réalité en dehors de la cavité. Ils croient ainsi voir la vérité alors qu'ils n'en voient qu'une apparence. La caverne symbolise l'ignorance et l'enfermement dans des croyances. L'extérieur symbolise la liberté du savoir et du réel. Si l'un des hommes sort de la caverne pour voir la vérité, il sera ébloui par la lumière, ce qui le fera souffrir. Puis il s'accoutumera. Mais s'il retourne dans la caverne pour raconter ce qu'il a vu, il sera probablement violemment pris à partie par ses semblables, qui l'accuseront de mentir. Pourquoi ces hommes réagiraient-ils de la sorte ?

Dans leur livre « The Elephant in the Brain »², le chercheur Robin Hanson et l'auteur Kevin Simler s'intéressent à la façon dont le cerveau humain est construit pour agir dans notre intérêt personnel tout en essayant de ne pas paraître égoïste devant les autres. Ainsi, **notre cerveau agit avec deux biais majeurs : l'égoïsme et l'autotromperie. La majorité des êtres humains refuse de voir la réalité en face si celle-ci remet en cause les préjugés de chacun,**

parce que remettre en cause ce que l'on nous a appris ou nos préjugés nécessite un énorme effort, alors qu'il est facile de ne pas réfléchir ou de s'enfermer dans ses convictions. Rester dans ses croyances apporte une forme de confort intellectuel. Remettre en question les croyances ne signifie pas seulement perdre ses propres repères, mais aussi se heurter aux promoteurs du statu quo. Ainsi, les idées disruptives qui remettent en cause trop de croyances sont perçues comme stupides, puis dangereuses, avant d'éventuellement être intégrées dans la norme une fois que les preuves de leur validité semblent irréfutables. Dans la première partie de cette lettre, nous citons deux ouvrages du philosophe indien Jiddu Krishnamurti. Dans un troisième livre³, l'auteur s'intéresse à cette notion de confort intellectuel. Selon lui, les croyances et les préjugés divisent les hommes car **l'esprit humain est constamment à la recherche d'une sécurité psychologique. Il fuit l'incertitude, qui génère la peur. Dans nos connaissances, nos expériences ou nos relations, les certitudes nous rassurent. Elles nous mettent à l'abri de ce qui pourrait nous déranger. C'est ce désir de certitude qui nous empêche d'entreprendre les investigations nécessaires pour nous libérer.**

Ces mots doivent raisonner aux oreilles des entrepreneurs qui, en quelque sorte, cherchent à se libérer des pratiques existantes pour modifier quelque chose qui va créer de la valeur. Pour Krishnamurti, celui qui cherche la

². The Elephant in the Brain: Hidden Motives in Everyday Life – Robin Hanson, Kevin Simler – 2018

³. Jiddu Krishnamurti - La libération par l'action - transcription de discussions ayant eu lieu entre 1949 et 1950



vérité ne subit l'autorité d'aucun livre et d'aucune personne. Il est continuellement insatisfait. L'individu satisfait par l'argent, les situations, les idées ne peut pas voir la vérité. Seul l'individu insatisfait cherche, observe, demande et peut entrevoir la vérité. L'autotromperie est donc stratégique. C'est un stratagème que notre cerveau utilise pour faire illusion, en acceptant, au-delà même de nos propres convictions, les carcans de l'éducation ou de la religion, c'est-à-dire la norme. La peur rend parfois préférable d'**ignorer la vérité qui s'offre à nous. C'est un mécanisme de protection.** L'ignorance stratégique génère le confort de ne pas avoir à remettre en question ses préjugés. Il semble donc que la partition de l'humanité trouve sa source dans la peur. Dans une série de conférences données à l'Université de Nantes⁴, le professeur de médecine Thierry Patrice attribue la méchanceté, caractéristique propre à l'humain qu'on ne retrouve dans aucune autre forme de vie connue, à la peur.

LA PEUR

« LA PEUR MÈNE À LA COLÈRE, LA COLÈRE MÈNE À LA HAINE, LA HAINE MÈNE À LA SOUFFRANCE. LA PEUR EST LE CHEMIN VERS LE CÔTÉ OBSCUR. »

MAÎTRE YODA – STAR WARS

La célèbre trilogie « Star Wars » est certes une fiction divertissante, mais cette référence à la peur est intéressante. L'étude de la peur par les philosophes n'est pas récente. Thierry Patrice explique que, seul dans la nature, l'être humain est faible physiquement sur tous les critères de survie : vitesse, résistance, réactivité sensorielle.

SEUL L'INDIVIDU INSATISFAIT CHERCHE, OBSERVE, DEMANDE ET PEUT ENTREVOIR LA VÉRITÉ

Il est fragile. Pour survivre, il est donc obligé de se regrouper ; mais il n'aime pas vivre en société. Pour cela, il doit donc accepter des règles de vie en groupe : la morale, notion importante car présente dans la pensée d'Adam Smith⁵ lorsqu'il publia ce qui reste aujourd'hui « la bible du capitalisme »⁶. Philosophe et professeur à la Sorbonne, Pierre-Henri Tavoillot⁷ affirme que le fondement le plus solide de la morale est peut-être le constat que l'humain ne peut se passer de celle-ci pour vivre en société. Celui qui ne se plie pas à la morale se voit condamné sur la base du principe que si tout le monde faisait comme lui, la vie serait impossible. La morale est donc nécessaire, mais pas forcément juste. La morale n'est pas une fin en soi. Elle n'empêche pas la souffrance, la crainte ni le regret, mais elle permet de grandir tous ensemble en inventant une sorte de ciment commun. La morale sert donc à proposer une vie en société acceptable pour le plus grand nombre. Pour le célèbre naturaliste Charles Darwin⁸, l'humain est un être fragile dont l'espèce n'a pu survivre qu'en développant des instincts sociaux d'abord en petits groupes, puis en élargissant le cercle.

4. La méchanceté est-elle le propre de l'Homme ? - Thierry Patrice, YouTube 2015 - <https://www.youtube.com/watch?v=oPvltkvi3jc>

5. Tikehau CIO letter – Human after all, septembre 2022

6. La Richesse des nations – Adam Smith, 1776

7. La morale de cette histoire – Pierre-Henri Tavoillot, 2020

8. L'expression des émotions chez l'homme et les animaux – Charles Darwin, 1890

Une tribu solidaire a plus de chances de l'emporter en cas de conflit. La moralité n'est donc pas pour Darwin un signe de supériorité humaine, mais un processus naturel d'évolution. La difficulté à se plier à ces règles engendre la méchanceté. En effet, cette contrainte de vivre en société pour pallier à sa faiblesse naturelle engendre la peur de l'Autre, la peur de manquer et la peur de mourir. Dans un autre registre, le coureur cycliste Guillaume Martin mentionne dans « La société du Peloton »⁹ que la course cycliste, qui consiste au sein d'une équipe à sélectionner des équipiers qui vont mettre leurs qualités individuelles au service d'un leader, révèle quelque chose de la nature humaine : « nous sommes des êtres égoïstes et solitaires, mais qui ne peuvent rien faire sans le collectif ». L'humain est donc un animal social non pas par goût mais par obligation, et la peur de la collaboration engendre la méchanceté.

Dans « Éloge de la peur »¹⁰, l'amoureux de la montagne Gérard Guerrier s'intéresse à ce sentiment, prétendument responsable de notre résistance à sortir de notre zone de confort. La hiérarchie des peurs subit des distorsions décorréliées des risques réels. Ainsi, la peur du terrorisme dépasse de loin la peur de mourir dans un accident de la route, alors que les probabilités sont très en faveur de l'accident de circulation. En fait, les réponses face à la peur sont de moins en moins collectives. Les cellules sociales traditionnelles comme la paroisse, le club de sport ou l'association de quartier sont en repli. La solidarité est déléguée à l'État, à l'administration, à Internet ou à des robots vocaux qui répondent à des « questions types ».

Des milliers d'amis sur les réseaux sociaux ne suffisent pas à laisser les individus seuls face à leurs peurs. L'auteur relate le travail de la chercheuse américaine en psychologie Jean Marie Twenge, qui affirme que le monde est entré dans l'ère de la peur. La peur est en effet aux États-Unis la deuxième cause de consultation d'un psychologue après la dépression. Comment expliquer cela ? Dans un monde en réalité beaucoup plus sûr qu'autrefois, il n'est pas étonnant que le seuil de déclenchement de la peur soit abaissé par rapport à des environnements où l'on risque sa vie tous les jours. Gérard Guerrier précise que la notion de stress était inconnue jusque dans les années 1950. Le sentiment de peur ne décroît donc pas avec le développement et le progrès, bien au contraire. **Et c'est là le problème : pour passer le cap du risque de destruction totale de l'humanité par sa propre technologie, celle-ci va devoir affronter la peur de l'Autre, la peur de manquer et la peur de mourir pour adopter une démarche inclusive qui lui permettra de mettre la connaissance non pas au service de l'affrontement ou de la compétition mais de la création de valeur collaborative.** On retrouve ici l'importance du facteur humain. J. Krishnamurti partage cette idée. Pour lui¹¹, **la peur naît lorsque la compréhension de notre état de relation n'est pas complète. Nous sommes en relation avec des personnes, avec la nature, avec nos idées. « Tant que ces relations ne sont pas comprises, la peur doit exister. Être, c'est être en état de relation.**

9. La société du peloton – Guillaume Martin, 2021

10. Éloge de la peur – Gérard Guerrier, 2019

11. Jiddu Krishnamurti – La première et dernière liberté, 1975

“

**ÊTRE, C'EST ÊTRE EN
ÉTAT DE RELATION.
TANT QUE L'ESPRIT
CHERCHE L'ISOLEMENT,
IL Y A DE LA PEUR**

Tant que l'esprit cherche l'isolement, il y a de la peur. La connaissance de soi est le commencement de la sagesse et la fin de la peur. » Autrement dit, éliminer la peur passe par la connaissance de soi-même. Les peurs génèrent les croyances et les préjugés, et ceux-ci causent les guerres. Si nous n'avions pas de croyances mais de la considération pour les autres, il n'y aurait pas de guerre. Cette bienveillance passe par la connaissance de soi et surtout pas par la mise en avant de l'ego. **L'ego nous encourage à dépasser nos peurs pour paraître courageux. Mais il nous éloigne de la réalité et de nos véritables capacités, car il glorifie le paraître. L'estime de soi devient dépendante du regard des autres et provoque des situations dangereuses. La liberté engendrée par la maîtrise de sa peur passe donc bien par un travail sur soi.**

Celui qui voit clair prend le risque de sortir de sa zone de confort (la caverne) pour aller affronter la réalité, quitte à remettre en question toutes ses connaissances. Pour le mathématicien et philosophe Bertrand Russell¹², « Si la pensée doit devenir la possession de la multitude et non le privilège de quelques-uns, il faut en finir avec la peur. C'est la peur qui retient les hommes. (...) Aucune

institution inspirée par la crainte ne peut engendrer la vie. » **Les individus qui ne veulent ou ne peuvent se donner la peine de sortir de la caverne et se forcer à remettre en cause leurs préjugés se rabattent sur deux schémas simplistes d'explication du monde : le complot et la guerre, qui aboutissent à cette division de l'humanité en castes.** La combinaison des deux offre une grille de lecture simple et universelle. Le complot permet une lecture du monde sans se donner la peine de réfléchir et de comprendre les subtilités qui génèrent les comportements individuels. Il explique tout sans rien démontrer et c'est ce qui le rend facile d'accès. La guerre permet de rejeter tous les maux sur un ennemi qui fédère et qui, au fond, rassure puisqu'il est identifié. Tout s'explique par un combat entre les méchants et les gentils dans l'illusion d'un choc des civilisations, une confrontation entre religions ou une guerre civile. Pour Russell, « Si les actions des hommes étaient dirigées en vue du bonheur, il y a longtemps que les arguments rationnels contre la guerre l'auraient supprimée. »

7

“

**AUCUNE INSTITUTION
INSPIRÉE PAR LA CRAINTE
NE PEUT ENGENDRER LA VIE**

¹². Principes de reconstruction sociale – Bertrand Russell, 1916

La Brute

8

Dans la première partie de cette lettre¹³, nous évoquions l'hypothèse que le principal moteur de création de valeur économique puisse venir de la nature humaine qui fait de l'individu un prédateur inconscient qui ne peut maîtriser sa soif de conquête, d'accumulation, de domination de la nature et de ses semblables. La fameuse exploitation de l'homme par l'homme. Une première observation de trente siècles de guerres, d'extorsion et d'asservissement expliqués par l'incapacité de l'être humain à se débarrasser de la peur donne de la crédibilité à cette explication pourtant simpliste. D'où la citation du film de Sergio Leone par laquelle débute cette lettre, qui symbolise parfaitement l'exploitation de l'homme par l'homme. **Mais nous allons voir que cette explication simpliste est un leurre et que la raison principale de cette souffrance pourrait résider dans l'éloignement du lien au vivant.**

Les origines de l'asservissement remontent à environ 11 000 ans avant notre ère, avec l'apparition de la production alimentaire ! À ce moment-là,

“

LA PRODUCTION ALIMENTAIRE EST À L'ORIGINE DES PREMIÈRES TRACES D'ASSERVISSEMENT

tous les peuples de la planète étaient encore des communautés de chasseurs-cueilleurs. Cette date correspond aux débuts, dans certaines régions du monde, de la domestication d'animaux et de plantes sauvages aboutissant à la consommation des produits du cheptel et des cultures. **La production alimentaire est à l'origine des premières traces d'asservissement.** Pourquoi ? L'anthropologue américain Jared Diamond l'explique dans son livre « De l'inégalité parmi les sociétés »¹⁴ : chez les chasseurs-cueilleurs, les leaders n'ont pas de privilèges et vivent dans le même type d'habitat que les

¹³. Tikehau CIO letter – Human after all, septembre 2022

¹⁴. De l'inégalité parmi les sociétés – Jared Diamond, 1997

autres, et les décisions se prennent simplement, puisqu'il n'y a pas besoin d'organisation spécifique, chacun subvenant à ses besoins. La production agricole entraîna rapidement des besoins de spécialisation comme les travaux d'irrigation ou la fabrication de matériel. Des corporations apparurent. Les spécialistes n'étant pas capables de subvenir seuls à leurs besoins primaires, une nécessaire coordination justifia l'apparition d'une classe de politiques, de bureaucrates et de financiers. À mesure qu'une organisation se structure, les chefs commencent à faire face à plus de responsabilités et se reposent sur d'autres membres de leur communauté pour s'approvisionner. En sélectionnant les espèces animales et végétales et en les cultivant, puis en utilisant des engrais naturels et des animaux pour accroître les rendements agricoles, la proportion de biomasse comestible sur un morceau de terre donné passe d'un pourcentage ridicule à une part significative, avec pour conséquence la production de beaucoup plus de calories disponibles pour nourrir des paysans, mais aussi des soldats, des ouvriers ou des religieux. À partir de là, les populations se sédentarisent près de leur espace de production et se densifient, avec comme conséquence l'apparition du stockage, que les chasseurs-cueilleurs nomades ne connaissaient pas. Les stocks alimentaires sont essentiels pour nourrir des soldats, des bureaucrates ou des prêtres qui ne sont pas impliqués dans la production, ce qui explique que les chasseurs-cueilleurs n'ont jamais pu avoir d'armée. La proximité des animaux a pour conséquence le développement de maladies comme la rougeole ou les gripes – qui décimèrent ces populations –, mais

aboutit à la production d'anticorps, que d'autres peuples, n'ayant pas développé la production alimentaire, n'auront pas. Le stockage implique le développement de la comptabilité et de l'alphabétisation. Dès lors, une élite politique peut prendre le contrôle des vivres produits par d'autres. L'écriture apparaît à Sumer 6 000 ans avant J.-C., mais son but premier est très loin de l'instruction des masses. Bien au contraire, l'écriture sert au départ aux scribes pour la comptabilité agricole et devient un instrument d'asservissement. L'écriture octroya ensuite un avantage significatif aux conquistadors dans la colonisation du Nouveau Monde, permettant de faire circuler rapidement des informations, alors que les autochtones n'avaient pas cette faculté. Les prêtres apportent une justification religieuse aux guerres, les ouvriers produisent des armes et les animaux peuvent être utilisés comme moyen de transport pour parcourir de plus longues distances. La combinaison de germes exportés dans les zones conquises à la production d'armes et à l'alphabétisation facilita la colonisation ; théorie aussi surprenante que rassurante, puisqu'elle élimine *de facto* toute évocation d'une quelconque supériorité raciale des Blancs sur les autres peuples. La colonisation du monde par les Blancs s'expliquerait donc par des facteurs géographiques : ce sont la latitude de l'Eurasie, la clémence du climat méditerranéen et l'alternance des saisons qui permirent la présence d'un plus grand nombre de plantes et d'animaux domesticables qu'ailleurs. **Voilà comment, par la production alimentaire, naît une civilisation capable de coloniser et d'asservir. Une civilisation fondée sur la norme et le droit, qui ne saura pas intégrer les connaissances**

ancestrales basées sur l'intuition développées par les peuples dominés. Et voilà pourquoi Jared Diamond évoque la naissance de la production alimentaire en Asie Mineure et en Europe vers 11 000 avant notre ère comme principale explication de la domination du monde par les peuples européens à partir de la Renaissance.

DETTE ET ASSERVISSEMENT

Les premières traces de dettes apparaissent en Mésopotamie il y a environ 5 000 ans. Les archéologues ont retrouvé dans cette région des traces de renégociation de dette entre des prêteurs appartenant à une classe dirigeante et des emprunteurs issus du peuple. Surprenant ? Pas si l'on considère que **l'économie en Mésopotamie n'était pas coupée du lien social.** Le recours à la dette était l'une des facettes de la vie en communauté, et l'effacement ou la renégociation de dette faisaient partie des relations sociales. Mais la donne changea lorsqu'apparurent les prêteurs privés. Rome fut la première société antique dans laquelle le prêteur n'était pas forcément une personnalité publique ou royale. C'est là qu'apparurent simultanément les premières traces de violence entre forts et faibles justifiées par la dette. Au II^e siècle, 25 % de la population de Rome est réduite en esclavage à la suite de problèmes de dette. La dette entre personnes de même rang se négocie mais, dès lors qu'il existe un rapport de force, la dette légitime la violence. Depuis, l'histoire de l'humanité a vu les problèmes de dette s'imposer comme première cause de révolte, très loin devant n'importe quelle autre

cause. Le non-remboursement d'une dette justifie le crime lorsque le prêteur est un mafieux ou un tyran ; l'emprisonnement ou l'expropriation lorsque le prêteur est un puissant. **Lorsque la dette est détachée du facteur humain, elle transforme facilement le créancier en tortionnaire. On constate donc que le niveau de violence dans les relations sociales augmente lorsque le facteur humain est évacué, c'est-à-dire lorsque le dialogue est rompu.**

Cette déshumanisation de la dette aboutit à des dérives. **En criminalisant la pauvreté et en emprisonnant les mauvais emprunteurs, l'économie de marché dissociée du facteur humain crée une catégorie de population facilement servile et exploitable.** Tout comme à la Renaissance, où plusieurs conquistadors firent fortune en s'endettant puis en exploitant gratuitement une ressource ensuite « monétisable », la révolution industrielle vit les mêmes schémas de fortune simultanés se reproduire : des entrepreneurs créant rapidement des empires économiques grâce à leur talent, mais aussi grâce à l'exploitation d'une main-d'œuvre insuffisamment compensée pour la valeur ajoutée tirée de son travail. À cette époque, la création d'immenses fortunes industrielles contraste avec l'extrême pauvreté d'une classe ouvrière dont le statut social n'est pas très éloigné de l'esclavage. **La criminalisation de la pauvreté est une conséquence de la partition de l'humanité en castes.** Les pauvres sont alors considérés comme des gens inférieurs car ils n'ont pas réussi ou sont paresseux. On retrouve cette rhétorique dans certaines thèses ultra libérales. Ils sont objet de moquerie, y compris de la part de la classe



LA CRIMINALISATION DE LA PAUVRETÉ EST UNE CONSÉQUENCE DE LA PARTITION DE L'HUMANITÉ EN CASTES

politique censée les protéger. Ils sont accusés d'être des assistés. La classe dominante ne souhaite pas les fréquenter car ils ne lui apportent rien. Ils ne font pas rêver. Ils n'aident pas à briller en société. On préférera dire qu'on connaît une personne riche même si elle n'a rien fait d'autre dans sa vie que d'hériter, plutôt que de citer une personne pauvre que personne ne connaît.

On retrouve cette diabolisation des pauvres dans une logique de partition dans les écrits de James Madison, quatrième président des États-Unis de 1809 à 1817. Dans « Le profit avant l'homme »¹⁵, Noam Chomsky, professeur au MIT et écrivain libertaire, fait référence à Madison, pour qui la première responsabilité de l'État est de « protéger la minorité opulente contre la majorité », « dans un gouvernement juste et libre, les droits de propriété comme ceux des personnes devraient être efficacement accordés ». Le principe de Madison est que l'État doit assurer le droit des personnes en général, mais aussi fournir les garanties particulières supplémentaires en ce qui concerne les droits de la classe des propriétaires. Madison prévoyait que la menace sur la démocratie risquait de s'aggraver avec le temps en raison de l'accroissement de « la proportion

de ceux qui se heurtent à toutes les difficultés de l'existence et rêvent en secret d'une distribution plus équitable de ses bienfaits ». Il s'inquiète ainsi des « symptômes d'un esprit niveleur » et alerte sur le danger de placer « le pouvoir sur la propriété en des mains qui n'en possèdent pas une partie ». « Il ne faut pas compter sur ceux qui n'ont pas de biens ou l'espoir d'en acquérir pour témoigner une sympathie suffisante aux droits de propriété ». Sa solution consistait donc à maintenir le pouvoir politique entre les mains de ceux qui « sont issus de, et représentent la richesse de la nation » et « le groupe des hommes les plus capables » face à un peuple fragmenté et désorganisé.

LE COMLOT ET LA GUERRE

Nous avons mentionné le fait que la propension du cerveau humain à refuser de sortir de ses croyances et de ses préjugés pour rechercher la vérité était confortée par le refuge dans deux notions : le complot et la guerre. L'historien français Raoul Girardet¹⁶ affirme que la théorie du complot a pour origine la recherche d'une raison cachée qui explique très simplement des faits en réalité complexes ou résultant d'une accumulation de facteurs. « Il n'y a pas de fumée sans feu » est son principe fondateur. C'est une sur-simplification visant à faire adhérer un groupe de personnes qui cherche une explication simple. Cette théorie répond simplement à toutes les interrogations et fait

¹⁵. Le profit avant l'homme – Noam Chomsky, 2004

¹⁶. Mythe et mythologies politiques – Raoul Girardet, 1986

apparaître le chaînon manquant pour justifier la détresse ou le traumatisme des populations ciblées. Cette théorie s'est évidemment avérée d'une grande utilité pour les groupes d'influence dans l'histoire de l'humanité, qu'ils fassent partie de la classe dominante ou de celle qui cherche à la déstabiliser. Elle est dans tous les cas un outil puissant de division et de partition de l'humanité. La guerre est un outil non moins puissant de division, dans la mesure où elle permet la construction d'un ennemi qui sera accusé de tous les maux et contre lequel une communauté pourra se fédérer. Le diplomate français Pierre Conesa¹⁷ s'est intéressé aux techniques de fabrication de l'ennemi. Il pose le constat que l'ennemi est une construction, un processus sociologique et politique. L'ennemi correspond à un besoin social : « c'est un autre soi-même qu'il faut altérer, noircir et rendre menaçant afin que l'usage de la violence puisse être légitime ». La préparation des esprits dans le choix de l'ennemi est très importante dans la construction de l'adhésion collective. L'ennemi est désigné à l'opinion au nom de l'intérêt public, de sorte que la guerre ne soit pas l'apanage d'un souverain en mal de gloire mais bel et bien l'affaire de tous. Contrairement à ce que l'on peut entendre, la démocratie n'est pas elle-même porteuse de paix. Si cela était le cas, la colonisation des XIXe et XXe siècles ou les « guerres justes » du XXIe siècle n'auraient pas eu lieu. La responsabilité des élites est plus significative que la nature des régimes. Il existe des régimes autoritaires non belliqueux, tandis que certaines démocraties invoquant le devoir de mission ou de police sont particulièrement agressives. Dans tous les cas, les démocraties ont aussi besoin d'ennemis pour

cimentier l'unité nationale et détourner l'attention des populations. C'est probablement la raison pour laquelle en 1989, Alexander Arbatov, conseiller diplomatique de Mikhaïl Gorbatchev, lança aux diplomates américains avec qui il discutait des modalités de démantèlement du rideau de fer : « Nous allons vous rendre le pire des services, nous allons vous priver d'ennemi. »

La violence trouve donc son origine dans des réalités, mais aussi dans des constructions idéologiques des perceptions ou des incompréhensions. L'ennemi est une construction. Tuer son pareil nécessite une mise en condition, la recherche d'un argumentaire pour donner de la légitimité à son geste. Avant d'étudier les formes de la violence, il faut s'intéresser à la façon de la rendre acceptable et légitime. **« L'histoire est une fable écrite par les vainqueurs ».** La célèbre citation de Napoléon vaut pour l'histoire des nations, mais aussi pour l'imposition au monde du modèle capitaliste associé aux notions de liberté et de prospérité. Les puissances européennes qui ont colonisé le monde ont ainsi pu écrire l'histoire du progrès technique et du développement qui aboutit à l'écrasement de toute spécificité locale et à l'éradication des traditions ancestrales précédant l'essor du progrès technique. Les techniques artisanales ont ainsi été éradiquées et méprisées. Car si le progrès confère à l'humanité un sentiment d'élévation, il l'empêche aussi de voir tout ce qui a été perdu. Pour le professeur d'anthropologie italien Stefano Boni¹⁸, « Toute baisse établie par les indicateurs économiques

17. La fabrication de l'ennemi – Pierre Conesa, 2011

18. Homo Confort – Stefano Boni, 2019

“

SI ON SE SENT SEUL, C'EST PARCE QUE L'INDIVIDUALISME DÉTRUIT LES SOLIDARITÉS ET LES RELATIONS TRADITIONNELLES

est perçue comme un phénomène pré-occupant puisque notre système est bâti sur le principe d'une croissance exponentielle et infinie. La béatification du progrès technologique découle de l'incapacité de la société à porter un regard critique sur le dogme rassurant d'une croissance bienfaitrice et continue. » Ceux qui n'ont pas accès aux technologies modernes sont considérés comme sous-développés et arriérés. Les populations qui ont osé remettre en question le bien fondé du progrès ont été marginalisées, isolées voire massacrées ou transformées en curiosité pour touristes. Leur opposition au modèle en vigueur est dénoncée comme une réaction idéologique. Elles sont maintenues à l'écart du débat public pour que leur vision soit étouffée.

On peut constater dans presque toutes les sphères de la vie que le développement de l'extrême individualisme conduit au conflit. Chaque parti croit honnêtement qu'il a droit au triomphe de ses idées. Si on se sent seul, c'est parce que l'individualisme détruit les solidarités et les relations traditionnelles. Le capitalisme individualiste sacralise l'individu, mais l'individu n'a plus personne autour de lui. Les individus sont censés être égaux et dignes, mais ils se sentent dépossédés et méprisés. **Chacun est invité à rejoindre un**

clan, une communauté qui se trouvera des ennemis et utilisera la lecture complotiste pour justifier sa misère, sa détresse morale.

En résumé, la souffrance et la méchanceté humaine trouvent leur source dans la peur de manquer, la peur de l'Autre et la peur de mourir. Cette peur engendre la partition de l'humanité et des savoirs de telle sorte que les différentes castes ainsi créées s'enferment dans leurs croyances et leurs préjugés, leur caverne de Platon. Cet enfermement engendre la violence, une violence amplifiée par le détachement du facteur humain du concept de dette. La facilité du recours au complot et à la guerre fait le reste pour trouver des explications simples à nos soucis, et des ennemis qui en sont responsables. Cette brutalité symbolisée par « la Brute » du film de Sergio Leone s'accompagne de l'entretien de cet état primaire par des imposteurs, que nous symboliserons ici par « le Truand ». Qui sont ces imposteurs ? L'ensemble des individus qui cherchent à maintenir l'humanité dans cet état de partition, souvent dans le but de maintenir leurs propres privilèges.

“

LA SOUFFRANCE ET LA MÉCHANCÉTÉ HUMAINE TROUVENT LEUR SOURCE DANS LA PEUR DE MANQUER, LA PEUR DE L'AUTRE ET LA PEUR DE MOURIR

Le Truand

14

Après l'asservissement par la force, l'émergence du modèle démocratique à l'ère industrielle engendra de nouvelles formes de conflits et de coopérations. Dans le courant du XIXe siècle, le passage du charbon au pétrole comme source d'énergie principale du développement économique permit une accélération significative de la création de valeur. Par son incroyable efficacité énergétique, le pétrole permit la démultiplication de la puissance de travail par des machines et avec moins de main-d'œuvre. L'asservissement violent de peuples conquis ou colonisés devint alors moins critique que de s'assurer l'accès aux concessions pétrolières. Les modalités du contrôle colonial passèrent alors de l'ordre militaire à l'ordre capitaliste¹⁹. Cette stratégie fut permise par l'apport technologique. La possibilité de se déplacer ou de porter la puissance militaire par avion, d'imposer sa culture par la radio, la télévision ou le cinéma permit aux grandes puissances économiques de développer un nouveau type moins formel d'asservissement, basé sur une servitude volontaire dans un régime démocratique. Moins coûteux en dépenses militaires et plus

efficace que la violence physique, **ce type d'asservissement ne peut fonctionner que si le peuple dominé est privé des liens sociaux informels et si les individus se complaisent dans le confort d'être « informés » plutôt que de réfléchir par eux-mêmes.** Intéressons-nous aux mécanismes qui permettent à une classe dominante de créer cet état de servitude volontaire.

L'ÉDUCATION COMME INSTRUMENT DE SERVITUDE

Le conditionnement de l'esprit ne peut exister sans une éducation efficace. La question de l'éducation est épineuse dans la mesure où elle détermine si l'individu qui la reçoit sera encouragé à penser de manière indépendante, au risque de devenir dangereux pour son formateur, ou sera incité à rester dans la norme. Le sujet est d'autant plus délicat qu'il concerne les religions, les courants politiques ou les règles de vie en société. Parmi les philosophes prônant l'indépendance de pensée, le

¹⁹. Or noir, la grande histoire du pétrole – Matthieu Auzanneau, 2015



mathématicien britannique Bertrand Russell²⁰ dresse, alors que la Première guerre mondiale fait rage, un constat dérangeant pour la pensée « académique ». Dans l'éducation classique, si les enfants étaient considérés pour eux-mêmes, les éducateurs ne chercheraient pas à les faire adhérer à une idéologie ou à une religion. Ils essaieraient de les faire penser, non pas à travers leurs maîtres mais avec leur propre cerveau. Les enfants devraient être éduqués en leur donnant le savoir et l'état d'esprit nécessaires à la formation d'une opinion indépendante. Cela passe par un profond respect de la personnalité. Pour Russell, le mépris de la personnalité de l'enfant dans l'éducation est malheureusement répandu partout dans le monde ; on cherche à le faire adhérer à une idéologie économique, politique, religieuse, ou même sociale. On apprend l'histoire ou la littérature de son pays, mais pas celle des autres. On insiste sur les mérites de sa propre nation, de sa propre religion et sur les fautes des autres. « Il est universellement admis que sa propre nation mérite, à cause de sa supériorité, d'être soutenue dans une querelle, quelle que soit l'origine de cette querelle. » Pour lui, partout, le maintien de l'ordre existant est l'objectif principal de l'éducation : faire entrer l'enfant dans un moule pour qu'il accepte les règles du système en place ; se convaincre que sa communauté représente le bien et celles des autres le mal. « Être médiocre et acquérir l'art de réussir est ce qu'on propose aux jeunes esprits, exception faite de quelques maîtres qui ont l'énergie nécessaire pour rompre avec le système selon lequel on leur demande de travailler ». Pour Russell, les plus grands établissements, les plus

L'ÉDUCATION DEVRAIT FAVORISER LE DÉSIR D'ARRIVER À CONNAÎTRE LA VÉRITÉ PLUTÔT QUE LA CONVICTION QU'UN CRÉDO PARTICULIER EST LA VÉRITÉ.

grandes écoles procurent à la plupart de leurs élèves une adoration de la convenance qui est « aussi nuisible à la vie et à la pensée que l'Église médiévale ». La convenance crée « l'assurance de l'excellence de son droit et la croyance que les bonnes manières sont plus désirables que l'intelligence, la création artistique, l'énergie vitale ou toute autre source de progrès dans le monde ». « L'éducation devrait favoriser le désir d'arriver à connaître la vérité plutôt que la conviction qu'un crédo particulier est la vérité. » Cette phrase est peut-être la plus importante. Le problème est que ce sont les crédos qui unissent les hommes dans les organisations de combat : les religions, les États, les partis politiques. **C'est l'intensité de la foi en une croyance qui produit l'efficacité de la lutte.** La victoire revient à ceux dont les convictions sont les plus absolues, sans laisser la moindre place au doute, pourtant seule voie possible vers la vérité. **Autrement dit, une autorité préférera toujours ne pas douter de ses convictions et se tromper, plutôt que de rechercher**

²⁰. Principes de reconstruction sociale – Bertrand Russell, 1916

l'équilibre nécessaire à la recherche de la vérité. « La parfaite confiance en soi suffit à détruire tout progrès de l'esprit. Il en résulte chez l'enfant recevant cette éducation la domination des préjugés et l'inaptitude au développement des idées alternatives. Et quand la convenance est mêlée au mépris de la gaucherie et de la maladresse que l'on rencontre presque invariablement chez les grands esprits, elle devient une source de destruction pour tout ce qui est mis en contact avec elle. La convenance est en elle-même morte et incapable de développement et, par l'attitude qu'elle incite à avoir envers ceux qui en sont privés, elle tend à atrophier chez eux les principes de vie. Le mal qu'elle a causé à certaines personnes des classes anglaises et aux hommes de talent qu'elles ont daigné remarquer est incalculable. » Cette vision trouve écho dans les écrits des auteurs de « The Elephant in the Brain »²¹.

Si un enseignement supérieur pouvait expliquer la valeur de l'université, alors pourquoi ne pas franchiser l'Ivy League ? Pourquoi ne pas laisser plus d'étudiants en bénéficier ? Cela n'arrivera jamais parce que les meilleurs collèges tirent leur mystique de la concurrence à somme nulle. Il semble que les gouvernements qui ont le plus besoin d'endoctriner leurs citoyens paient en fait pour plus d'écoles. **Les enseignants récompensent systématiquement les enfants pour leur docilité. Les enfants sont également formés pour accepter d'être mesurés, notés et classés, souvent devant les autres. Cette entreprise, qui dure généralement plus d'une décennie, sert d'exercice systématique de domestication humaine.** Pour Bertrand Russell, « Les hommes redoutent la pensée

“

**LES HOMMES
REDOUTENT LA
PENSÉE PLUS QUE
TOUT SUR LA TERRE,
PLUS QUE LA RUINE,
PLUS MÊME QUE LA MORT**

plus que tout sur la terre, plus que la ruine, plus même que la mort. (...) Mieux vaut que les hommes soient stupides, fainéants et tyranniques plutôt que de les voir penser librement. Car si leur pensée était libérée, peut-être ne serait-elle pas conforme aux nôtres. » Car la pensée est sans pitié pour les privilèges, les institutions établies et les habitudes réglées. « La pensée regarde dans l'abîme infernal et n'est pas effrayée. Elle voit l'homme faible, atome entouré par des profondeurs sans limites où règne le silence. »

Mais l'éducation ne suffit pas. Encore faut-il que les adultes restent attachés à cette forme de servitude. Dans ses ouvrages « La fabrique des imposteurs »²² et « La fabrique des servitudes »²³, le sociologue Roland Gori s'intéresse à ces concepts et affirme que **cet état de servitude volontaire est permis, à travers la mondialisation, par l'imposition aux populations d'une culture occidentale basée sur une rationalité pratico-formelle, c'est-à-dire sur le droit et la norme,**

²¹. The Elephant in the Brain - Robin Hanson, Kevin Simler - 2018

²². La fabrique des imposteurs - Roland Gori, 2013

²³. La fabrique des servitudes - Roland Gori, 2022

qui remplace les liens informels entre les individus. C'est cela qui a permis l'émergence des grandes puissances occidentales et leur domination sur le monde, d'abord par la colonisation puis par le phénomène de mondialisation. Selon Roland Gori, pour encourager la servitude volontaire, on a réduit la liberté au sens de l'interaction avec autrui à une liberté confinée à l'espace privé, une liberté réduite à un hédonisme de la consommation. À partir de là, le bonheur ne réside plus dans l'interaction avec autrui, mais consiste à posséder et à consommer. La valeur des choses n'est ramenée qu'à l'appréciation de leur valeur marchande. Le produit intérieur brut devient donc la principale mesure du bonheur et nous avons vu dans la première partie de la lettre que cette unique mesure permet d'affirmer, preuve à l'appui, que le développement économique crée de la richesse pour une grande majorité d'êtres humains. En éliminant le facteur humain de l'équation économique, l'individualisme est compensé par un hédonisme de consommation qui ramène le bonheur à la valeur marchande de ce que l'on peut consommer en liberté.



LE BONHEUR NE RÉSIDE PLUS DANS L'INTERACTION AVEC AUTRUI, MAIS CONSISTE À POSSÉDER ET À CONSOMMER



LE FACTEUR HUMAIN EST LA VÉRITABLE LIBERTÉ

LIBERTÉ

Attardons-nous un instant sur la notion de liberté car elle est fondamentale. La liberté au sens antique du terme est indissociable de la notion de dignité humaine. Pour la philosophe Hannah Arendt, « la vie d'un homme libre requiert la présence d'autrui »²⁴. Cela n'a donc rien à voir avec la conception occidentale moderne de la liberté de jouir à titre privé de ses biens matériels, de faire ou de consommer ce que bon nous semble sans que personne n'ait rien à y redire. Autrement dit, le facteur humain est la véritable liberté. La liberté au sens occidental, démocratique, n'est plus qu'une rhétorique prescrite au nom de laquelle on promeut une soumission sociale librement consentie. Il faut se comporter d'une certaine manière pour être libre et heureux. Le dramaturge allemand Bertolt Brecht écrivait²⁵ : « Rien n'est pire que l'asservissement occulte. Car si l'asservissement est manifeste, s'il est reconnu comme tel, il existe, au moins en idée, un autre état : celui de liberté. Mais si l'esclavage effectif est appelé par tous liberté, la liberté n'est même plus pensable. Non seulement l'asservissement devient un état naturel, mais la liberté devient un état non naturel. »

²⁴. Roland Gori - Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ? - YouTube

²⁵. Bertolt Brecht - Écrits sur la politique et la société, 1967



Le philosophe français Gilles Deleuze a développé cette notion dans ses travaux sur les sociétés de contrôle, dont nous reparlerons plus loin²⁶ : le propre de la liberté, c'est le lien. La servitude, c'est l'absence de lien. Dans un régime autoritaire ou esclavagiste, on cherche à couper le lien entre les gens pour qu'ils soient dépossédés de leur capacité au dialogue, au débat et qu'ils soient plus réceptifs à l'information qu'on leur donne, c'est-à-dire aux instructions qu'on leur transmet. **La liberté n'a rien à voir avec la capacité de faire ce que l'on veut. La liberté, c'est la possibilité de créer un lien informel avec ses semblables. À l'inverse, la liberté telle que marketée par le modèle économique débarrassé du facteur humain est une liberté projetée et virtuelle qui ne procure pas de bonheur mais du plaisir.**

**LE PROPRE
DE LA LIBERTÉ,
C'EST LE LIEN.
LA SERVITUDE,
C'EST L'ABSENCE
DE LIEN**

conduit à l'addiction. Le plaisir est lié à la notion de « prendre » et de « recevoir », alors que le bonheur est lié à celle de « donner ». Le plaisir procure la réaction « c'est agréable, j'en veux plus », alors que le bonheur ressemble à « c'est agréable, je n'en veux pas plus car je n'ai pas besoin de plus ». Pour le docteur Lustig, rien de ce qui s'achète ne peut procurer ce sentiment de bonheur. Pour lui, ce sont les connexions interpersonnelles qui le procurent car l'interaction physique provoque la sécrétion de sérotonine. L'empathie, par exemple, est déclenchée par ce neurotransmetteur. Les réseaux sociaux en revanche ne procurent pas de bonheur car, non seulement l'interaction n'est pas physique, mais elle est en plus régie par des « like » qui eux procurent du plaisir par la dopamine et conduisent à l'addiction. Le consumérisme a transformé la notion de bien-être, d'un état obtenu à l'issue d'exercices spirituels à un hédonisme lié à la notion de plaisir. **Le bien-être se conçoit non seulement comme l'expression d'une aisance économique étroitement liée à un bien-avoir, mais aussi comme un**

BONHEUR OU PLAISIR ?

Dans « The Hacking of the American Mind », le docteur Robert Lustig²⁷, professeur d'endocrinologie américain, fait la distinction entre plaisir et bonheur d'un point de vue chimique. Il distingue deux neurotransmetteurs très différents : la sérotonine et la dopamine. Les deux sont générés par les neurones du cerveau. La sérotonine régule les humeurs et le sentiment de bonheur. La dopamine procure la sensation de plaisir, mais stimule également l'agressivité. La dopamine est un excitant pour les neurones. La sérotonine est un inhibiteur, donc le neurone ne peut pas être stimulé par la sérotonine, mais l'est par la dopamine. La dopamine incite à augmenter les doses de plaisir, à en vouloir plus et

26. <https://iphilo.fr/2018/01/12/gilles-deleuze-linformation-cest-la-societe-de-contrôle/>

27. The Hacking of the American Mind – Dr Robert Lustig, 2017



“

état harmonieux au niveau physique et mental. L'objectif du consumérisme est de générer un sentiment d'insatisfaction permanente, voire de frustration, qui pousse le consommateur à désirer continuellement un produit ou un service qu'il ne possède pas. C'est l'objectif des versions « upgradées » des produits. Même si l'amélioration apportée est dérisoire, le consumérisme va chercher à provoquer chez le

consommateur un sentiment d'infériorité par rapport aux autres, voire d'ina-
déquation sociale, tant que le produit
n'est pas acheté.

Notre modèle économique n'apporte pas que l'homogénéisation et la massification. Il ne crée pas seulement artificiellement de nouveaux désirs et de nouveaux besoins. Il se met au service de pulsions de recherche

d'une vie plus intense, plus ludique. L'univers télévisuel ou cinématographique contribue à prodiguer de la poésie esthétique comme une drogue douce aux individus soumis à la prose quotidienne. Il fournit une vie ludique, intense, amoureuse, aventureuse par procuration. Le développement de la civilisation mondialisée aboutit au sous-développement intellectuel, affectif et moral. Robert Lustig poursuit : la culture de la nourriture industrielle, promue comme signe de progrès, crée de la dépendance et de l'addiction, notamment au sucre. Les autorités de régulation alimentaire ont laissé les multinationales de l'agroalimentaire encourager cette addiction (par exemple en autorisant les industriels à donner plus de 50 dénominations différentes au sucre). Cette addiction crée des revenus pour l'industrie, mais crée aussi des maladies (cancer, obésité, diabète) que l'industrie pharmaceutique cherche à guérir. Cette addiction assure également la pérennité de l'agriculture intensive, de la monoculture, de l'industrie des engrais et pesticides. La nourriture saine (légumes issus d'une agriculture raisonnée en circuits courts) ne crée pas d'addiction. Ce mode de vie contribue à entretenir le rapport de dépendance de la population vis-à-vis de la société de consommation. Cette addiction par la nourriture maintient ce rapport de domination, là où la nourriture saine favorise l'émancipation. Roland Gori confirme en citant la philosophe Hannah Arendt : « Se faire une meilleure place pour vivre dans ce monde a modifié le monde, mais nous a fait perdre le sens de la vie. On veut donc vivre le mieux possible dans un modèle normé et mondialisé, mais on a laissé de côté le sens de la vie. »



SE FAIRE UNE MEILLEURE PLACE POUR VIVRE DANS CE MONDE A MODIFIÉ LE MONDE, MAIS NOUS A FAIT PERDRE LE SENS DE LA VIE. ON VEUT DONC VIVRE LE MIEUX POSSIBLE DANS UN MODÈLE NORMÉ ET MONDIALISÉ, MAIS ON A LAISSÉ DE CÔTÉ LE SENS DE LA VIE

Il semble donc que ce soit bien le facteur humain, par le respect de l'Autre et de la nature, qui génère la sensation de bonheur. Ce qui pourrait expliquer pourquoi, dans des sociétés pauvres où le lien humain et le lien à la nature est fort, la population ne souffre pas de dépression. L'économie occidentale est basée sur le plaisir (ce que Roland Gori appelle hédonisme) et pas sur le bonheur. Quant à notre modèle économique basé sur le PIB, la domination de la nature et la transformation de ses ressources en biens et services consommables, qui a provoqué la destruction des solidarités locales et des relations informelles, il procure un confort matériel que les marketeurs appellent « bonheur », mais qui n'a rien à voir ni avec la conception antique du bonheur, ni avec l'état des connaissances scientifiques sur la génération du sentiment de bonheur par le cerveau. L'économiste de la décroissance Serge Latouche²⁸ parle

²⁸. Le temps de la décroissance – Serge Latouche, Didier Harpagès – 2010



d'un glissement idéologique : « L'utile devient le critère par excellence du bon et l'utile est conçu comme l'amélioration matérielle. On glisse successivement du bonheur au bien-être et du bien-être au bien-avoir. »

ON GLISSE SUCCESSIVEMENT DU BONHEUR AU BIEN-ÊTRE ET DU BIEN-ÊTRE AU BIEN-AVOIR

LA SOCIÉTÉ DU CONTRÔLE

Mais alors, quelles sont les conditions nécessaires au maintien d'une population dans cet état de servitude sans violence physique ? Nous avons vu dans la première partie de la lettre que la société de consommation s'est développée dans l'Angleterre des enclosures au XVI^e siècle, avec l'expulsion vers les villes des petits paysans autonomes pour en faire des ouvriers devant s'endetter pour acheter ce qu'ils produisaient jadis gratuitement pour se nourrir. À partir du moment où les acteurs de l'économie perdent leur libre arbitre et leur indépendance pour produire de la croissance économique, la société de consommation trouve son salut dans la dette. Le recours au crédit permet ainsi aux classes moyennes de consommer à peu près tout ce qui est disponible. Mais ce rêve consumériste se combine à une forme de servitude culturelle liée à la promotion à outrance de la consommation. **Dans une société de consommation, ne pas consommer ou ne pas posséder le dernier produit en vogue peut être perçu comme une faiblesse, une forme d'échec.** L'achat à crédit est préférable au non-achat. Les sociétés produisant des biens de consommation font croître leurs revenus en raccourcissant le cycle des produits et en créant des besoins chez le consommateur, au point, parfois, de lui faire oublier qu'il n'a pas forcément besoin du produit. Acheter très cher

des médicaments antidouleur parfois trop puissants et donc toxiques pour un patient obèse sans rien changer à son hygiène de vie est-il la seule solution ? L'obsolescence programmée est l'aboutissement de ce phénomène, alors qu'il semble un non-sens à la fois pour l'intérêt du consommateur et la réputation du producteur, mais également du point de vue environnemental. Cette obsolescence programmée peut être génératrice de drames humains. L'exemple des OGM est en cela représentatif, en ce sens où même la vie peut être considérée comme une marchandise. En détruisant la capacité de la plante à se reproduire, on fait de la graine un bien de consommation que les agriculteurs doivent racheter, souvent à crédit, tous les ans, pour obtenir leur récolte. C'est une forme d'asservissement comparable à l'expropriation des agriculteurs anglais au XVI^e siècle, dans la mesure où cela altère leur capacité à vivre de leur terre pour les intégrer dans un circuit économique dans lequel ils sont forcés de s'endetter pour acheter ce qu'ils pourraient obtenir gratuitement par le fruit de leur travail. Cette aliénation se combine à l'achat de pesticides auxquels la plante est désormais immune. Ces produits épuisent les sols et leur achat endette l'agriculteur. L'échec de ce modèle se mesure au taux de suicide dans le monde agricole, aussi bien dans les

pays développés qu'en développement. La création de besoins non vitaux dans le cadre d'une culture de consommation s'appuyant sur l'endettement est, au Xxe siècle, un facteur important de creusement des inégalités, aboutissant à l'émergence d'immenses fortunes et à des situations d'appauvrissement de catégories de populations pouvant s'apparenter à une forme d'asservissement : des esclaves de la consommation ayant perdu toute capacité à subvenir à leurs besoins avec, en prime, des conséquences désastreuses pour l'environnement.

Pour maintenir une population dans une caverne de Platon, dans un état de servitude volontaire, nous avons vu que l'éducation joue un rôle primordial. La culture de la consommation également, dans la mesure où elle crée une dépendance à la dette et une addiction à acheter des biens et services dont on n'a pas besoin. Mais pour entretenir ce système, il convient pour la classe dominante de mettre en place une société du contrôle, en utilisant la perversité de l'apport de la technique. La technique apparaît quand on réfléchit aux moyens sans plus penser aux fins. La bureaucratie est une illustration relativement pure du règne de la technique. Elle brouille la frontière entre ce qui facilite la vie des citoyens et ce qui la dirige. Entre ce qui l'améliore et ce qui l'abrutit. L'intelligence artificielle est une autre illustration de la technique et répond aux mêmes caractéristiques. On offre ses données personnelles pour son propre bien, mais cela peut se retourner contre soi. La bureaucratie et la technologie sont deux exemples illustrant que la technique peut aboutir à une aliénation de la liberté, à l'installation d'une forme de despotisme.

Nous avons détaillé dans la première partie de cette lettre la théorie néolibérale de Walter Lippmann, qui consiste à contrôler une population incapable de s'adapter seule au modèle économique capitaliste en imposant la norme et en se reposant sur les médias et sur des experts expliquant au peuple ce qu'il convient de penser. Le philosophe français Gilles Deleuze a théorisé la société du contrôle. Dans une interview donnée en 1987²⁹, il déclare : « Quand on vous informe, on vous dit ce que vous êtes censé devoir croire. En d'autres termes, informer c'est faire circuler un mot d'ordre.... L'information est le système du contrôle. » Le contrôle s'opère par la suppression progressive de ce qui nous rend humain, c'est-à-dire les pratiques qui nous incitent à remettre en question nos préjugés et sortir de notre caverne pour préserver notre liberté : les sciences sociales, la poésie, la philosophie. L'information, c'est le système contrôlé des mots d'ordre. La contre-information est effective lorsqu'elle devient un acte de résistance. L'Art peut être un acte de résistance. Deleuze fait référence à un autre philosophe, Michel Foucault, qui distingue les sociétés souveraines et les sociétés disciplinaires qui sont des régimes autoritaires. Les sociétés disciplinaires ont besoin d'hôpitaux, de prison et d'écoles, c'est-à-dire de lieux d'enfermement. Deleuze ajoute que **l'avenir est à l'évolution des sociétés disciplinaires vers des sociétés de contrôle dans lesquelles ceux qui veillent à notre bien n'ont plus besoin de lieux d'enfermement grâce à l'apport de la technologie**. Les épisodes récents de gestion des crises sanitaires dans certaines régions du monde pourraient valider cette analyse.

29. <https://iphilo.fr/2018/01/12/gilles-deleuze-linformation-cest-la-societe-de-contrôle/>

CONTRÔLE PAR LA TECHNOLOGIE

Avec la technologie, le prix des biens et services diminue. La ressource rare devient la capacité d'attention du consommateur. L'accumulation de données concernant non seulement les habitudes de consommation mais aussi ce qui attire l'attention des internautes devient clé. Capturer l'attention de l'utilisateur sur la période la plus longue possible devient donc la source de création de valeur économique principale. Dans *La nouvelle servitude volontaire*,³⁰ Philippe Vion Dury va même plus loin en précisant que le rapport de l'individu aux médias s'inverse. L'individu n'est plus seulement l'acteur qui vient consommer un service. Le service vient à lui en pénétrant sa sphère intime de manière à produire une offre parfaitement adaptée qui stimulera plus de demandes. Ce retournement est souvent perçu comme inoffensif dans la mesure où il sert l'intérêt du consommateur en ciblant plus efficacement ce qu'il aime. Mais en exploitant le biais cognitif incitant l'individu à se satisfaire d'informations qui confortent son propre point de vue, le système enferme le consommateur dans ce qu'Eli Pariser³¹ appelle « une bulle filtrante » : chacun a la possibilité de choisir sa propre vérité sans que ses convictions soient contestées par l'exposition à des opinions contradictoires...**En d'autres termes, la caverne de Platon numérique.**

En conséquence, **notre époque est sensée être pluraliste et ouverte mais elle ne supporte pas le désaccord. La moindre contradiction est perçue comme une insulte et provoque l'affrontement.** L'accès illimité à l'information rend plus difficile le débat démocratique et l'expression des opinions.

N'importe qui dans le monde peut avoir accès à un article publié dans la presse nationale d'un pays. Une expression d'opinion acceptée par la population du pays dans lequel l'article est publié peut être mal perçue par une autorité étatique, religieuse ou communautaire à l'autre bout de la planète, là où le contexte culturel peut être totalement différent. Le problème est que la publication de cet article peut déclencher une crise diplomatique ou des tensions ethniques, voire des actes terroristes. En conséquence, cette mondialisation de l'information aboutit à un appauvrissement du débat d'idée, le nombre de sujets dont on peut débattre diminuant proportionnellement au degré de susceptibilité de tel ou tel groupe de pensée, fût-il situé à l'autre bout du monde. Ces phénomènes représentent alors une menace pour le dialogue et, par extension, pour la liberté.

Les réseaux sociaux imposent de facto la norme dans le langage. L'historien britannique de l'économie Niall Ferguson³² mentionne que la génération X (soit les individus nés entre 1960 et 1980) est probablement la dernière dont les jeunes ont pu dire à peu près n'importe quoi sans être repris sur les réseaux sociaux. Or c'est en racontant n'importe quoi que l'on réalise qu'on se trompe. Voilà qui nous permet d'évoluer. Selon l'auteur, avec les réseaux sociaux, une sorte de totalitarisme du langage s'installe. Ils établissent une norme dont il ne faut pas sortir pour ne choquer personne, et qui enferme donc la pensée dans un carcan, à l'image d'un régime dictatorial. On retrouve cette

³⁰. La nouvelle servitude volontaire – Philippe Vion-Dury, 2018

³¹. Eli Pariser – The Filter Bubble, what the internet is hiding from you, 2011

³². History of money, power, war – Niall Ferguson – Lex Fridman podcast #239 – <https://www.youtube.com/watch?v=xF6x1ftN-H4>

technique dans la militarisation du capitalisme libre échangiste via l'accusation systématique d'extrémisme voire de terrorisme de tout porteur d'alternative, ou bien encore dans le contexte religieux via la notion de mécréant.

Sur un autre plan, il est intéressant d'observer l'évolution du suivi de « la vie des autres ». Avant l'apport de la technologie, la « presse people » remplissait largement ce « besoin ». La presse de ce type et sa popularité ont ainsi commencé à décliner avec l'arrivée des réseaux sociaux qui ont offert la possibilité à chacun de suivre la vie de ses amis en ligne. Puis, l'émergence des « amis professionnels », c'est-à-dire les influenceurs et autres Youtubers, a remplacé à son tour les habitudes de suivi des photos postées par ses « vrais amis ». Aujourd'hui, les « amis professionnels » sont eux-mêmes menacés par des comptes anonymes qui publient des vidéos correspondant aux centres d'intérêt de l'individu ciblé. Autrement dit, du contenu crée par des gens que l'on ne connaît pas mais qui correspond aux goûts et aux opinions qui nous réconfortent. La prochaine étape dans cette tendance pourrait d'ailleurs voir l'implication de l'intelligence artificielle, capable de proposer du contenu entièrement personnalisé et ciblé. **Mais alors pourquoi aborder ce sujet ? Parce que cette évolution fait passer l'individu cible du statut d'individu libre à celui d'esclave.** Libre au consommateur d'acheter un magazine de presse people sans laisser la moindre information le concernant au fournisseur de contenu, pas même son nom. Esclave non seulement d'une interface qui collecte toutes les données personnelles,

les centres d'intérêt, les opinions mais en plus produit une bulle filtrante qui enferme le consommateur dans un univers qui le conforte dans ses préjugés et satisfait ses désirs et ses rêves. Autrement dit, une bulle qui **l'isole entièrement de l'interaction avec ses semblables et l'enferme dans sa réalité, créant sa propre « vérité » et donc par extension une caverne de Platon personnalisée.** Le métavers ou *metaverse* sera peut-être la version ultime de cette caverne de Platon contemporaine. Ce monde virtuel dans lequel chaque individu aura la possibilité de vivre sa vie, construire sa réalité et sa vérité pour son propre confort. Au lieu de regarder la réalité par la fenêtre du monde, l'humain pourra placer un casque sur ses yeux pour construire sa réalité. Au-delà du remarquable aspect ludique de cette innovation, le danger du métavers réside dans le fait de générer une complaisance dans notre ego. Le métavers met le moi au centre de toute action. Il coupe définitivement le lien aux autres. Le consommateur a l'illusion d'être libre alors qu'il est entièrement captif. Le rêve de tout régime autoritaire.

On peut également s'interroger sur les effets du télétravail sur notre liberté. Bien sûr, le télétravail offre de la flexibilité à l'employé. Mais s'il est pratiqué de manière extensive, le télétravail peut mettre à mal et même rompre le lien humain en entreprise. Au-delà de rendre l'organisation moins agile en formalisant les échanges (pour parler avec un collègue, il convient de planifier un appel ou une réunion alors que le contact physique permet de se rencontrer à la machine à café ou de « passer à l'improviste » au poste de

travail), l'isolement physique provoqué coupe l'employé du lien humain au sein de l'entreprise. Si l'employé n'est plus qu'un visage derrière un écran pour ses collègues, comment cela affecte-t-il les rapports humains ? Quels seront les effets psychologiques de ce nouveau mode de travail s'il est utilisé de manière trop prononcée ? Cette observation recoupe la notion de confort étudiée par Stefano Boni, Professeur d'anthropologie à l'université de Modène. Dans *Homo Comfort*,³³ il livre l'une des rares analyses disponibles sur la notion de confort qui pourtant explique en partie le développement rapide du capitalisme. Selon lui, le confort, qui consiste à déléguer à d'autres ou à la technologie l'accomplissement de tâches complexes et/ou pénibles explique partiellement l'appauvrissement de notre expérience sensible et l'altération de certaines de nos facultés. L'omniprésence de la technologie dans nos vies s'accompagne d'une réduction des expériences sensorielles qui font pourtant partie de l'apprentissage humain depuis son origine. Cette disparition des rapports sensoriels non intermédiés par un appareil provoque une altération des sensations, des pratiques et, finalement, des connaissances. Notre culture basée sur la norme recherche une homogénéisation des sens. Un produit alimentaire fiable est un produit qui a toujours le même goût. L'utilisation des arômes artificiels et la standardisation des processus de production permettent d'arriver à ce résultat. Même le vin, qui pourtant tire sa noblesse et son intérêt des différences de goût entre deux millésimes ou deux terroirs, n'échappe plus à cette exigence avec l'émergence par

exemple dans les champagnes (pas tous heureusement) de la notion de marque comme c'est le cas chez les sodas ou la bière, une saveur unique et distincte étant associée à une marque donnée.

Le confort exulte de la soumission de la nature par l'homme au moyen de technologies toujours plus perfectionnées. Les autorités doivent assurer le fonctionnement de l'économie même contre les aléas naturels. Si les trains sont en retard pour cause d'orages, c'est inadmissible. La nature doit être mise au pas pour garantir un monde prévisible et rassurant qui garantira un certain confort aux populations soumises. Pour Stefano Boni, la technologie s'impose comme un processus inexorable qui permet de modeler selon notre bon plaisir l'environnement, les animaux, le corps, et même le génome humain pour aller vers le transhumanisme. La multiplication des catastrophes naturelles montre pourtant que la technologie ne nous protège pas toujours ni contre tout.

Le confort n'est certes pas un mal en soi, mais les conséquences sensorielles de son développement à l'échelle mondiale pour tous les consommateurs ont été très peu étudiées. Et c'est cette même carence qui a permis d'imposer l'idée que le progrès technique a toujours été bénéfique à l'humanité. **« Mais la diffusion du confort procurée par la technologie a renforcé notre indifférence à l'égard de la destruction des liens subtils qui nous rattachaient à notre environnement, sans**

³³. *Homo Comfort* – Stefano Boni, 2019

parler des catastrophes survenues tout au long du XXe siècle et qui ont simplement été tenues pour des erreurs tragiques (guerres mondiales, bombes et incidents nucléaires, désastres industriels, pollution endémique) ». La soumission et l'exploitation de la nature sont le résultat d'une convergence d'intérêts entre les consommateurs et les entreprises, les gouvernements et les organismes financiers, le tout sous l'influence du système technologique.

Enfin, en convertissant l'humain en un profil numérique, on en fait un instrument auquel on peut accorder un score, que l'on peut évaluer. Les réseaux sociaux et les applications sportives ou de bien-être sur lesquelles on partage nos données avec les autres incarnent la métastase de l'ego. Partager ses données d'entraînement avec une communauté de sportifs n'a d'autre but que de flatter son ego mais au prix d'une forme de servitude. L'acceptation d'être « traqué » géographiquement et le partage de ses données d'entraînement, en échange d'une part de gloire, soumet l'individu à une forme de contrôle. D'autant plus qu'en recommandant le temps de récupération ou le rythme cardiaque idéal, la machine soustrait à l'individu son propre jugement pour conditionner ses actions. **Se libérer de l'ego, c'est aller vers la liberté. La société du contrôle flatte les egos pour mieux les asservir.**

Vient ensuite la capacité d'une communauté à noter l'individu. Cette capacité offerte de tout noter, de tout évaluer, de tout juger donne l'illusion d'une grande liberté. Mais cette dés-humanisation par le numérique est en réalité synonyme de servitude. En

acceptant que des amis ou des inconnus nous notent sur nos performances sportives, la qualité d'un service rendu, des recommandations de lieux de vacances ou de restaurants, nous nous plaçons dans un rapport de servitude. Nous avons évoqué lors d'une précédente lettre ce rapport ambigu entre technologie et liberté. La technologie utilisée à bon escient peut apporter une certaine liberté ou aider à se désincarcérer d'un contrôle totalitaire. Mais elle peut également contribuer au maintien de la population dans un état de servitude sans avoir recours à la violence physique. En cela, la technologie facilite la société du contrôle.

LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE

Imposer une société de la norme permet le contrôle. C'est pour cela que les penseurs libertaires tels que Francisco Ferrer sont dangereux pour les classes dirigeantes. Ceux qui comme lui prônent la réflexion, la prédominance du local sur le central, la confiance plutôt que le



**SE LIBÉRER DE L'EGO,
C'EST ALLER VERS
LA LIBERTÉ. LA SOCIÉTÉ
DU CONTRÔLE FLATTE
LES EGOS POUR MIEUX
LES ASSERVIR**

contrôle vis-à-vis de ses semblables³⁴. La grande force du capitalisme est d'avoir réussi à s'associer à la démocratie dans l'esprit du plus grand nombre. De sorte **s'est imposée l'idée que le capitalisme est le seul régime possible pour garantir la liberté**. Le chercheur libertaire américain Noam Chomsky, professeur émérite de linguistique au Massachusetts Institute of Technology de 1955 à 2017, tenta de montrer par ses travaux³⁵ qu'il est impossible d'être en même temps l'avocat d'une démocratie participative et le champion du capitalisme ou de toute autre société divisée en classes. On retrouve ici des points communs avec la pensée de Krishnamurti, pourtant loin de ces luttes idéologiques. Selon le professeur américain, le néolibéralisme n'est que la version contemporaine de la bataille menée par la classe dirigeante pour circonscrire les droits politiques et les pouvoirs civiques de la majorité de la population en obtenant son consentement. Pour lui, le libre échange régulé par une puissance dominante revient à imposer des règles autoritaires aux groupes ou pays dominés allant à l'encontre de la construction d'une société démocratique. La mondialisation est ainsi le résultat de la domination d'une puissance qui impose des accords commerciaux aux peuples du monde pour permettre à ses grandes sociétés de dominer les marchés partout où cela est possible et, contrairement à une domination impériale « classique », sans avoir aucune obligation envers leurs peuples. La doctrine que le libre échange apporte le bien et la liberté dans les pays dominés face à une forme d'obscurantisme est ensuite martelée grâce à un effort médiatique considérable qui consiste à obtenir le consentement de la majorité,

y compris au sein de la puissance dominante. Robert W McChesney,³⁶ fondateur de Free Press, une organisation pour la réforme des médias et professeur d'histoire de la communication à l'université de l'Illinois, relaye cette vision contestataire dans ses différents écrits sur le rôle joué par les médias dans les démocraties capitalistes.

Dans *La société du spectacle*, le philosophe Guy Debord³⁷ décrit la suite du processus qui mène à la servitude volontaire. Le bonheur nous est offert comme une marchandise ou un spectacle. Le spectacle est le contraire du dialogue : lorsqu'on assiste à un spectacle, on reçoit de l'information mais on ne débat pas. Le spectacle sait faire en sorte que le cerveau se mette en mode automatique et n'exerce pas son jugement. Cette absence de dialogue nuit à la démocratie. Il suffit alors de susciter le désir de consommer via la publicité, le marketing, la mode ou encore l'obsolescence programmée pour donner l'illusion de la liberté. Pour que les gens se sentent libres et heureux, on peut les abreuer de données sur eux-mêmes et sur les autres avec des montres connectées qui vont leur expliquer ce qu'il faut faire pour se sentir bien : combien de temps faut-il passer à faire de l'exercice, combien de temps à récupérer. On peut aussi les encourager à mettre leurs données sur des réseaux sociaux pour donner l'illusion que communiquer avec des amis virtuels sur leurs activités prouve à quel point ils sont libres.

34. Tikehau CIO letter – Human after all, Septembre 2022

35. Le profit avant l'homme - Noam Chomsky, 1999

36. Robert Waterman McChesney est un professeur américain enseignant l'histoire et l'économie politique des communications, et le rôle que jouent les médias dans les sociétés démocratiques et capitalistes. Il est professeur au département de communication de l'Université de l'Illinois

37. Guy Debord - La société du spectacle, 1967

L'omniprésence de la norme aboutit aussi à la culture de la quantité : quantité de données, quantités de « likes » sur les réseaux sociaux, de scores positifs pour un chauffeur ou un restaurateur mais aussi quantité de publications de recherche (peu importe leur qualité) dans les classements des universités. On peut ainsi valoriser un média non pas à la qualité du contenu qu'il produit mais au nombre de commentaires et de « likes » qu'il suscite. La valeur du travail est évaluée quantitativement selon des critères de contribution à une société de la marchandise et du spectacle. C'est le triomphe de l'école de Chicago pour qui le travail n'est qu'un capital humain. En affirmant « le prolétaire n'est pas seulement exploité, il est celui qui a été dépouillé de sa fonction de savoir », le psychanalyste français Jacques Lacan³⁸ confirme que le dominé est exproprié du savoir et du savoir-faire qui constitue le travailleur comme artisan. Le travailleur doit faire face à des scores, des évaluations, des taux d'audience, des *ratings*. Il est transformé en agent de production d'actes standardisés, dépossédé du sens de ce qu'il fait. Cette humiliation dépossède aussi le travailleur de sa liberté. C'est cela qui fabrique la servitude. Dans *Le meilleur des mondes*, le romancier britannique Aldous Huxley³⁹ va d'ailleurs plus loin en écrivant : **« la dictature parfaite serait une dictature qui aurait des apparences de la démocratie, une prison sans murs dont les prisonniers ne songeraient pas à s'évader. Un système d'esclavage où, grâce à la consommation et au divertissement, les esclaves auraient l'amour de leur servitude ».**

Dans son ouvrage *De la démocratie en Amérique*,⁴⁰ Alexis de Tocqueville écrit ceci : « Je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux... au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort... Il ressemblerait à la puissance paternelle si comme elle il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche au contraire qu'à les fixer dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ... C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même ... Le souverain étend ses bras sur la société toute entière. Il en couvre la surface d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes ... Il ne brise pas les volontés mais les amollit, les plie, et les dirige ; il force rarement d'agir mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ... Il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels dont le gouvernement est le berger ». Ce texte a été écrit en 1848 mais cette citation qui parle d'elle-même pourrait également s'appliquer à la vie dans une majorité de grandes entreprises du XXI^e siècle.

38. L'envers de la psychanalyse – Jacques Lacan, 1969

39. Aldous Huxley – *Le meilleur des mondes*, 1932

40. *De la démocratie en Amérique* – Alexis de Tocqueville, 1848

Pour le professeur de linguistique au MIT Noam Chomsky⁴¹, la façon la plus efficace de restreindre la démocratie est de transférer les prises de décision à des institutions n'ayant aucun compte à rendre. Pour lui, la mainmise des grandes sociétés sur l'Amérique au XIXe siècle fut une attaque contre la démocratie. Le « moins d'État » est une forme de transfert des prises de décision vers des institutions n'ayant aucun compte à rendre aux peuples, autrement dit des tyrannies privées. Le professeur de linguistique cognitive à l'université de Berkeley (en Californie) George Lakoff mentionne également que les principales barrières à la démocratie sont les tentatives de protection des marchés domestiques des pays dont on veut le bien. La démocratie est donc renforcée quand les décisions passent entre les mains de tyrannies privées. Pendant ce temps, les pouvoirs de l'État, qui lui doit rendre des comptes au peuple, se réduisent au nom des principes économiques et politiques. Pour Chomsky, ce qui est appelé promotion de la démocratie est en fait l'imposition du droit du plus fort par des institutions n'ayant pas de compte à rendre au peuple.

L'IMPOSTEUR – LE TRUAND

Une société partitionnée en castes, dans laquelle le lien humain est coupé et la connaissance compartimentée est un terrain propice au règne des experts. La connaissance est tellement morcelée et spécialisée, et la complexité normative est tellement forte qu'il faut s'en remettre à des individus savants pour vivre décemment, qu'il

s'agisse de s'informer, de se soigner ou tout simplement de rester dans le cadre de la loi en payant ses impôts ou respectant des règles complexes. Dans *La fabrique des imposteurs*, Roland Gori décrit ces experts. Les imposteurs s'appuient sur les chiffres et les statistiques pour étayer leurs thèses. Dans nos sociétés occidentales, nous avons tendance à croire les chiffres comme une vérité absolue. Combien de fois n'a-t-on pas entendu dans les débats télévisés entre spécialistes ou entre politiciens des batailles de chiffres ou des arguments accusateurs demandant la preuve par des chiffres à l'appui ? Notre état d'esprit normatif tend à donner aux chiffres une grande crédibilité alors même que l'imposteur est justement capable de faire dire aux chiffres ce qui l'arrange. Les experts se substituent à la pensée critique : penser par soi-même est une perte de temps. En décortiquant l'information à notre place, l'expert nous fait croire qu'il nous fait gagner du temps en nous expliquant ce que l'on doit penser. Cette dérive aboutit à la destruction du débat et donc du lien social, à l'exclusion et, finalement, à la privation de liberté que représente la servitude. **Une société qui privilégie la forme sur le fond, qui valorise les moyens plutôt que les fins, qui se réfère à la réputation plutôt qu'au travail accompli, à l'audience plutôt qu'au mérite, qui va vers ce qui est immédiatement rentable, est une société propice à la prolifération des**

⁴¹. Who leads the world – Noam Chomsky, 2016



UN IMPOSTEUR EST CELUI QUI A TROUVÉ LE MOYEN DE S'ADAPTER AUX ATTENTES ET AUX DÉSIRS DE L'AUTRE

imposteurs. Un imposteur est celui qui a trouvé le moyen de s'adapter aux attentes et aux désirs de l'autre. L'imposteur s'épanouit dans une société où l'on cherche à éviter que les gens réfléchissent, dans une société où l'on demande aux gens de s'adapter. On peut établir ici le lien avec les écrits de la philosophe Barbara Stiegler⁴² auxquels nous faisons référence dans la première partie de cette lettre. Les experts sont un élément essentiel dans une société de contrôle. Ainsi, pour Pierre Conesa,⁴³ la guerre moderne passe par l'influence d'experts qui diffusent via les médias des messages biaisés visant à consolider l'adhésion des populations et à légitimer l'action violente. Pour parvenir à imposer la soumission populaire au profit d'une élite, il convient de créer et désigner un ennemi. Dans ce cadre, Pierre Conesa précise que l'accusation de génocide ou de complot apparaît rapidement dans le discours de construction de l'ennemi. La partition de l'humanité en castes est en effet essentielle à l'effort de création de l'ennemi. Et cela ne se limite pas à la réaction de l'agressé. L'agresseur construit également ce processus en diabolisant l'agressé. L'agresseur évoque la guerre larvée avec l'agressé pour justifier le déploiement de la force. Il qualifie toute résistance

d'acte terroriste face à son action pacificatrice. Il fait de l'occupé un bandit, un insurgé, parfois manipulé depuis l'étranger. L'agresseur peut également chercher à justifier son action par sa prétendue supériorité culturelle ou raciale, rendant finalement service à l'agressé en lui apportant un niveau de civilisation plus évolué.

À l'inverse, le débat d'idée est essentiel car il permet d'appréhender la complexité. Il discrédite les "experts imposteurs" qui livrent des analystes simplistes qui divisent. La réflexion pour celui qui ose sortir de sa caverne permet de douter, de faire un pas vers l'autre pour mieux le comprendre. En cela il permet de briser les murs de la caverne qui cloisonne.



LE DÉBAT D'IDÉE EST ESSENTIEL CAR IL PERMET D'APPRÉHENDER LA COMPLEXITÉ

⁴². Il faut s'adapter – Barbara Stiegler, 2019

⁴³. La fabrication de l'ennemi – Pierre Conesa, 2011

LA FABRICATION DU CONSENTEMENT

Edward Bernays, neveu de Sigmund Freud, est considéré comme l'un des principaux promoteurs du consumérisme américain à partir des années 1920. Après avoir travaillé dans l'administration du président Woodrow Wilson pendant la première guerre mondiale, il crée sa propre agence de relations publiques et promeut l'idée que l'homme s'accomplit dans la consommation. Persuadé que la manipulation de l'opinion peut également être utilisée à des fins commerciales, Il a été l'un des premiers à industrialiser la psychologie du subconscient pour persuader l'opinion publique malgré elle. Il est à la fois considéré comme le père de la propagande moderne dont certains régimes autoritaires se sont inspirés et, grâce à ses travaux sur l'inconscient au service des entreprises, comme le père du marketing. Selon lui, la manipulation consciente et intelligente des habitudes et des opinions des masses est un élément important dans une société démocratique. Pour mener à bien cette tâche essentielle, les minorités intelligentes doivent faire un usage systématique de la propagande car elles seules comprennent les processus mentaux et les habitudes sociales des masses, pouvant ainsi tirer les ficelles qui contrôlent l'opinion publique. Les populations des sociétés démocratiques ont implicitement consenti à ce que la libre concurrence soit organisée par les dirigeants. La finalité des relations publiques, de la publicité et du marketing est de provoquer des besoins non essentiels. **En favorisant un comportement consumériste, l'individualisme finit par couper le lien social et le recours à l'essentiel. Les**

populations sont alors guidées par le désir de consommation, d'accumulation, et détournées de toute inclination à penser par elles-mêmes. Le marketing sert à exacerber l'envie du consommateur donc le recours à la dette mais aussi la culture de l'avoir au détriment de l'être. Ce contrôle de la population par la consommation s'opère dans son propre intérêt. On retrouve cette notion de motivation individualiste de l'humain au cœur de la théorie capitaliste telle que promue par l'École de Chicago de Milton Friedman. La fabrique du consentement est un moyen de contrôle. L'industrie des relations publiques naît avec le ministère de l'information britannique pendant la première guerre mondiale, imité très peu de temps après par les États-Unis de Woodrow Wilson. Il est intéressant de noter que cette industrie des relations publiques est d'abord née dans les pays les plus « libres » avant d'être copiée par les régimes autoritaires du XXe siècle. Dans cet exercice de relations publiques, il importe d'inculquer aux populations ce qu'elles doivent penser, de sorte que les réfractaires qui pensent autrement soient marginalisés. L'éducation sert alors à former des consommateurs conditionnés par le marketing et non pas des humains à même de penser par eux-mêmes. Avant Edward Bernays, l'économiste américain Thorstein Veblen⁴⁴ s'est intéressé de près aux motivations des acheteurs dans l'économie de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. On retrouve déjà dans ses écrits l'importance de flatter l'égo pour encourager la consommation ostentatoire et l'idée que la société de consommation encourage la destruction des relations humaines.

⁴⁴.The Theory of the Leisure Class - Thorstein Veblen, 1899

Le système démocratique repose en partie sur la généralisation du confort. « Le confort est le programme politique consensuel qui rassemble unanimement les gouvernements et les entreprises, les banques et les épargnants, les médias de masse et les citoyens » selon Stefano Boni. Et de questionner : « Existe-t-il un gouvernement ou un parti politique qui ait essayé non pas de mettre en œuvre mais de tenir simplement un discours prônant la réduction de la production consumériste ? ». Selon l'économiste français Serge Latouche, l'essor de la modernité dans sa version consumériste s'apparente à un rouleau compresseur créant un monde homogène⁴⁵. Le confort apparaît comme la source principale du consensus social qui a suivi l'essor du système économique actuel. Cela pourrait s'apparenter à un pacte implicite entre la classe dirigeante et le reste de la population qui consiste à obtenir la docilité en échange du confort. Nous mentionnions dans une précédente lettre ce type de pacte implicite entre le gouvernement et la population comme facteur explicatif du développement économique rapide de l'économie chinoise⁴⁶. Il se pourrait qu'il en soit de même ailleurs. **Le confort est une incitation particulièrement intéressante puisqu'il consiste à consommer des produits et services qui nous procurent du plaisir. En cela il peut être comparé à un moyen d'assurer la docilité d'une population.**

L'APPRÉHENSION DU RISQUE DANS UNE SOCIÉTÉ DE CONTRÔLE

La société de contrôle démocratique modifie le rapport des individus au risque. Le passionné de montagne Gerard Guerrier⁴⁷ souligne que les sociétés occidentales ne supportent plus l'éventualité du risque. Dans ce contexte, l'aventure devient anachronique. Avant de partir en trek à l'autre bout du monde, on s'assure contre la perte de bagage ou l'annulation en cas de COVID. Dans certains pays, l'alpiniste ou le skieur extrême qui ne peut accomplir son exploit pour un souci météo se retourne contre l'organisateur du séjour. Le principe de précaution est devenu incontournable et il incite à tout contrôler, à trouver des coupables pour tout. L'aventure est filmée, scénarisée, encadrée dans des émissions ou des documentaires, postée sur des *stories*. Elle donne lieu à l'apparition d'imposteurs, comme pour les experts qui fleurissent sur les plateaux de télévision. Contrôler tous les paramètres d'une action extrême, même s'il s'agit de procurer des sensations fortes et de maîtriser la peur est synonyme de soumission, pas de liberté. C'est l'inverse de l'aventure qui soutient l'acceptation de l'incertitude. **Paralysée par la peur, la culture occidentale érige le principe de précaution en règle de base de la vie en société.** La liberté va de pair avec une certaine prise de risque. En éliminant le risque à tout prix, le principe de précaution génère la servitude.

45. L'occidentalisation du monde, essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire- Serge Latouche, 1989

46. Tikehau CIO letter – Tout sous le ciel, Janvier 2022

47. Éloge de la peur - Gerard Guerrier, 2019

Pour l'écologiste américain Aldo Leopold⁴⁸, une éthique de la terre fait passer l'homme du rôle de conquérant de la planète à celui de citoyen parmi tant d'autres de la communauté des êtres la peuplant. Le monde apparaît alors comme une harmonie fragile où l'humain est un dangereux électron libre. Cette vision fait naître le principe de précaution, qui prend en compte des risques mal connus dont les conséquences seraient irréparables. Mais la subtilité originelle du principe éclate vite pour devenir synonyme de risque zéro qui sous-entend une prime à l'inaction et dessine la frontière entre prudence et précaution. La précaution voudrait un monde sans risque. La prudence accepte l'incertitude. La première rime avec soumission et renoncement, la seconde avec liberté et dialogue. Dialogue car la prudence suppose un débat sur la nature et la probabilité d'un danger, d'une menace.

“

L'AVENTURE C'EST L'OUVERTURE VERS L'AUTRE

L'AVENTURE EST AU BOUT DU QUAI

Il suffit de sortir de sa zone de confort professionnelle, sociale voire raciale pour en faire l'expérience. En clair, **l'aventure c'est l'ouverture vers l'autre**, le rétablissement du dialogue et de l'inclusion. Prendre le risque de sortir de la caverne de Platon, de

“

RESTER DANS SA CAVERNE C'EST TRAVERSER LA VIE EN ACCEPTANT D'ÊTRE DÉJÀ MORT

remettre en question ses certitudes et ses préjugés. **Le prix de la liberté, c'est l'acceptation de l'inconnu et donc la maîtrise de la peur de l'inconnu. En se réconciliant avec ses peurs, l'homme libre reprend son destin en main. Sans cela, sa vie n'est qu'un fleuve tranquille dans lequel il ne se posera jamais de question, restera enfermé dans sa communauté avec ses préjugés, et cherchera des explications simplistes à ses frustrations en rejetant la responsabilité sur l'Autre sans chercher à engager le dialogue avec lui.** C'est souvent pour cette raison que l'aventurier exprime souvent une sensation de vie alors même qu'il prend le risque de mourir. **Rester dans sa caverne c'est traverser la vie en acceptant d'être déjà mort.** La peur et l'anxiété ne sont pas corrélées à la réalité du danger mais à la perception de ce danger. Parce que chacun perçoit le risque de manière unique, chacun génère ses propres peurs. Là aussi on peut envisager le parallèle avec l'attitude de l'entrepreneur et la notion de « libre entreprise ». L'entrepreneur est celui qui affronte sa peur, accepte l'incertitude et fait vivre son écosystème. En ne se soumettant pas complètement à la norme, il crée un espace de liberté.

⁴⁸. Aldo Leopold, 1887-1948, est un forestier et écologiste américain défenseur des espaces naturels

Le bon

34

Il est certes beaucoup plus facile d'exclure, de mépriser la différence et d'adopter un comportement agressif plutôt que de faire preuve de bienveillance et de gentillesse. Malheureusement nos convictions sociales, politiques et religieuses nous enferment dans cette logique d'exclusion au point de nous intoxiquer. Nous avons vu que la conjonction des développements urbains, des techniques bureaucratiques, industrielles, capitalistes voire même individualistes évacue le facteur humain, de sorte que l'envers négatif des bienfaits dont nous continuons de jouir n'a cessé de grandir. **En refusant de sortir de la caverne, en nous convainquant chiffres à l'appui que le développement et le progrès technique ont permis une élévation du niveau de vie, nous embrassons l'idée que seul le modèle de développement occidental basé sur la norme et le droit est valable. Ainsi, débarrasser les populations de leurs pratiques traditionnelles ringardes et rétrogrades est un service à leur rendre pour qu'ils aspirent eux aussi au confort, vecteur de bonheur et de**

liberté. Ce processus d'autotromperie qui ne consiste qu'à considérer les chiffres qui valident cette thèse (par exemple la croissance du PIB mais pas la progression des maladies dépressives) a abouti à l'écrasement de toute pensée alternative à la culture occidentale. Et c'est dommage car la combinaison de la technologie avec l'héritage ancestral des cultures asiatiques, africaines ou américaines permettrait peut-être d'apporter au modèle de développement capitaliste les changements nécessaires pour le rendre plus durable.

De manière surprenante, ce processus concerne même les sciences qui pourtant devraient rechercher l'innovation en favorisant de nouveaux modes de réflexion. Ainsi, il a fallu plusieurs décennies pour que la médecine occidentale s'intéresse à l'apport complémentaire de l'alimentation ou des médecines orientales traditionnelles sur le traitement et la prévention des maladies graves comme le cancer. La médecine occidentale est issue de la culture patriarcale pratico-rationnelle. Elle a permis

d'éradiquer un grand nombre de maladies et, à ce titre, a été érigée en seule médecine crédible, au détriment des pratiques ancestrales et locales. Elle est performante mais compartimente, spécialise et surtout écrase sans en tenir compte les autres types de médecines, lesquelles sont issues d'autres cultures et comptent certaines traditions ancestrales de prévention des maladies et au-delà. Certes, si l'on ne considère comme indicateur de progrès que le PIB, la médecine curative occidentale a permis de soigner et de sortir de la misère un grand nombre d'êtres humains. Elle est aussi meilleure pour la croissance économique que la médecine préventive ancestrale dans le sens où prescrire des médicaments pour soigner ou soulager un mal génère plus de confort immédiat pour le patient mais aussi plus de PIB que la prévention de ce mal par l'adoption d'un mode de vie adapté.

Il en est de même dans l'agriculture. Les techniques modernes apportées par la culture occidentale ont permis de générer une masse de nourriture comme jamais le monde n'en avait encore produit. Là encore, s'arrêter à ce constat permet de conclure que le progrès technique a indéniablement apporté la solution. Mais la monoculture intensive et l'élevage industriel ruinent les sols, détruisent la biodiversité et interrompent la régénération des écosystèmes, si bien que la terre qui devrait être un actif perd de la valeur économique en s'appauvrissant en même temps qu'elle en génère, menant le système à sa perte. Les techniques ancestrales de l'agriculture régénérative ont été rayées des pratiques, ringardisées et relayées au rang de techniques archaïques, alors que leur considération aux côtés des techniques

modernes pourrait contribuer à créer une agriculture régénérative de masse capturant du CO₂ au lieu d'en rejeter. Et d'un point de vue purement financier, une combinaison pareille prend tout son sens : l'utilisation massive d'eau et de pesticides ruine les sols au point de réduire à terme leur valeur financière à zéro, tandis que la régénération des sols permet non seulement une consommation d'eau et de pesticides amenuisée mais redonne également de la valeur financière à cet actif. Le Financial Times s'est intéressé à ce sujet crucial en produisant une vidéo remarquable baptisée « reinventing farming and food post globalisation »⁴⁹.

La médecine et l'agriculture sont à l'image des autres sciences et de la culture de la connaissance globale dont fait partie l'économie. **Avant l'avènement du modèle capitaliste mondialisé basé sur le calcul et la norme, les pratiques ancestrales, qu'elles soient médicales, agricoles ou artisanales étaient fondées sur l'intuition, la tradition et l'observation de la nature.** La culture occidentale dominante a permis le développement d'une médecine, d'une agriculture ou d'une industrie basée sur la rigueur, la modélisation, le calcul et maintenant sur les données. Mais **le manque d'inclusion met en opposition les deux approches, la culture occidentale cherchant à ringardiser, ridiculiser voire faire passer pour dangereux toute pratique ne répondant pas à ses standards. La déshumanisation des sciences conduit à la fois à la partition de l'humanité en castes et à la rupture du rapport à la nature.**

⁴⁹. Reinventing farming and food post globalisation – Financial Times, 2022 - <https://www.youtube.com/watch?v=dAlq3JUALHY>

Le retour des pratiques ancestrales est souvent associé à un retour en arrière archaïque alors qu'en réalité, **la combinaison de la puissance des sciences contemporaines avec l'intuition et la sensibilité des pratiques ancestrales pourrait non seulement démultiplier l'étendue des savoirs, mais aussi contribuer à promouvoir un modèle de développement plus durable, au lieu de nous mener dans l'impasse.** Le capitalisme mondialisé, parce que construit sur un ciment culturel normatif dans une société patriarcale, a écrasé tous les types de pratiques alternatives sans les intégrer, y compris la prise en compte du facteur humain, le tout pour imposer sa supériorité. Les promoteurs du modèle centré sur l'Occident ont trouvé le moyen de matraquer sa supériorité indéniable en utilisant des critères indiscutables comme le taux de mortalité infantile en médecine ou le PIB par personne en économie.

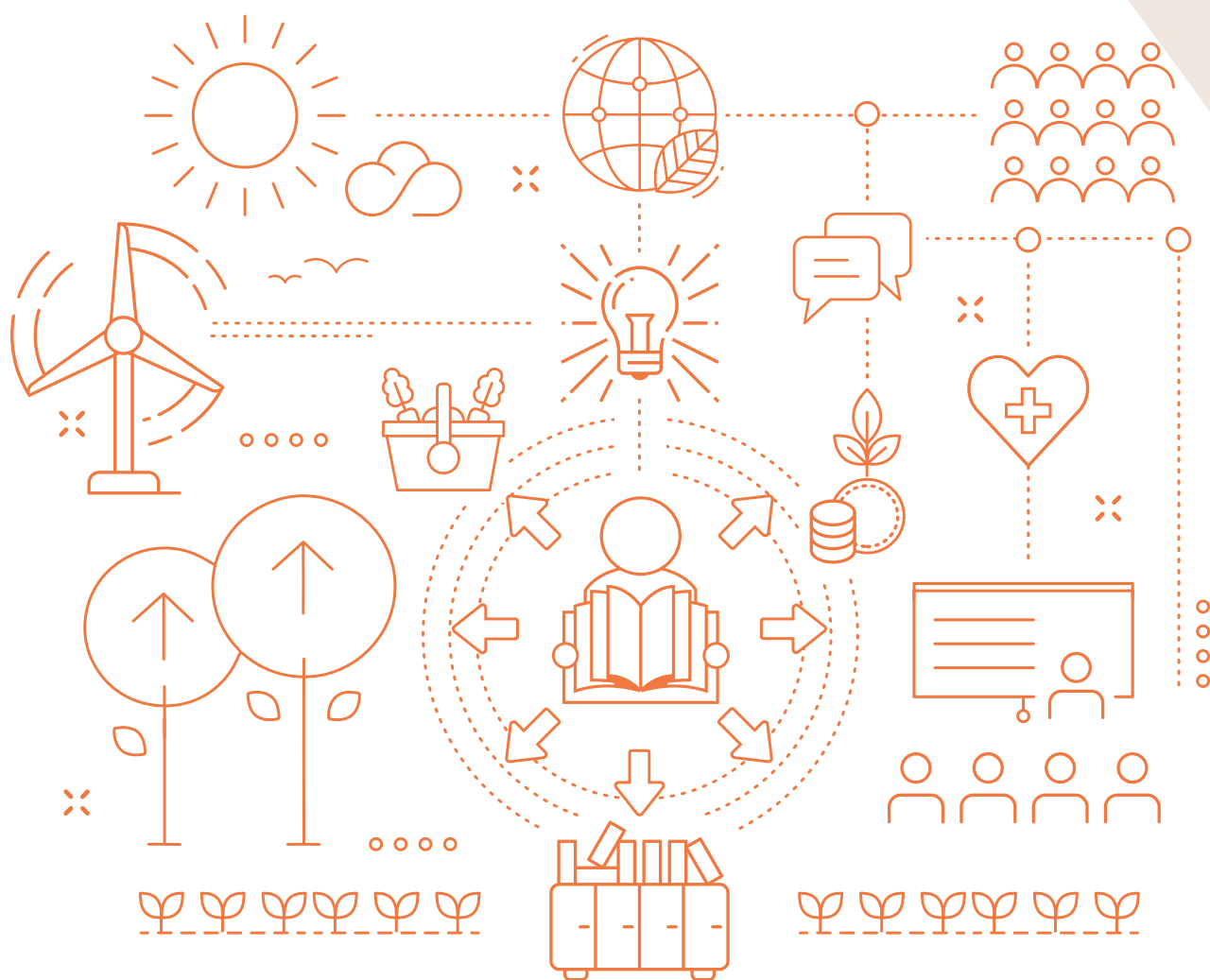
Mais l'approche évolue et la réintégration du rapport au vivant revient à travers le potentiel important des biomatériaux, ces alternatives possibles à la fabrication de bien par l'exploitation de ressources naturelles finies (énergies, métaux). La conception de matériaux à partir d'organismes vivants donc renouvelables comme les algues ou les champignons ouvre des perspectives économiques considérables avec un potentiel de disruption significatif dans tous les domaines scientifiques (médecine, informatique, physique) et économiques (construction, énergie, transports, industrie, agriculture). Même l'art explore le potentiel de l'utilisation d'organismes vivant comme le montre le récent MOOC « Art et écologie » du Centre Georges Pompidou de Paris⁵⁰.

VERS UNE SOCIÉTÉ DE LA CONNAISSANCE

Nous mentionnions dans la lettre précédente le rapport Meadows de 1972⁵¹ sur l'incompatibilité d'une recherche de croissance infinie à court terme dans un monde fini. Il est en effet impossible de bénéficier d'une croissance infinie dans un monde fini. Or tout ce qui est matériel est fini. Dans l'univers observable il existe une quantité finie de matière. Tant que la croissance économique sera basée sur l'exploitation de ressources naturelles finies, la croissance infinie restera une illusion qui coûte cher puisque sa quête détruit la biodiversité, modifie le climat, creuse les inégalités sociales et induit une mauvaise allocation du capital. À l'inverse, la connaissance elle, est infinie. Donc une économie de la connaissance pourrait avoir une croissance infinie. Si l'humanité arrive à surpasser sa capacité à se détruire par les armes et par la destruction de son environnement, elle pourra peut-être engendrer un système économique de croissance infinie parce que basé sur la connaissance. Mais cela suppose probablement de surmonter la peur, car la peur de manquer ou de mourir sont le moteur de la méchanceté qui aboutit à la partition de l'humanité, celle qui engendre la guerre et le complot. La croissance infinie apportée par une économie de la connaissance ne peut donc s'envisager que dans un monde où l'être humain adopte une démarche inclusive pour considérer l'humanité comme un tout et réunifier les connaissances. Un tel monde utilisera la connaissance non

⁵⁰. <https://www.fun-mooc.fr/fr/cours/mooc-art-et-ecologie/>

⁵¹. Les limites à la croissance – Denis et Donella Meadows appuyés par le Club de Rome, paru en 1972 et réactualisé en 2002



pas comme un secret jalousement gardé permettant de développer des armes supérieures mais comme un bien commun et unifié. Autrement dit, tant que notre système économique encouragera le cloisonnement et la partition des savoirs, la peur de l'Autre dominera et le complot et la guerre permettront de trouver des ennemis et des explications simples à nos problèmes. Les individus préféreront rester dans leur zone de confort, leur caverne de Platon, dans laquelle l'information qu'ils reçoivent les conditionnera à

rester dans l'ignorance. Le métissage des connaissances démultiplie pourtant le progrès scientifique. C'est ce qu'on a pu constater à l'époque de la Renaissance. Le philosophe Edgar Morin⁵² reprend cette idée et affirme qu'au lieu de cloisonner et de sur-spécialiser pour créer des experts sur des sujets complexes qui rendent le grand public dépendant de ces derniers, il faut unifier le savoir comme l'avait fait Léonard de Vinci.

⁵². La voie – Edgar Morin, 2012

À l'inverse, le déracinement provoqué par l'utilisation exclusive de ces sciences occidentales au mépris des spécificités locales se manifeste par d'autres critères comme le taux de cancer, d'obésité, de suicide qui actent l'échec partiel de l'approche centrée exclusivement sur des sensibilités occidentales. 70 % des décès causés par le cancer dans le monde sont dans des pays en développement alors même que la maladie a longtemps été principalement localisée dans les pays riches⁵³. Ce déracinement se manifeste aussi de façon plus violente par des actes désespérés, certes inexcusables, mais pour lesquels nous préférons évoquer des causes faciles à expliquer comme la folie ou l'obscurantisme. Pierre Conesa⁵⁴ s'est intéressé à ce sujet sensible. Selon lui, après un attentat terroriste choquant frappant l'Occident, on peut souvent trouver dans la presse des articles posant la question "pourquoi sommes-nous haïs à ce point, alors que nos valeurs sont basées sur la liberté, le bonheur et la prospérité ?". Cette question qui part d'un effort de compréhension louable trouve souvent sa réponse dans l'argument massue que nous incarnons le bien alors que les terroristes incarnent eux le mal absolu. Si l'action terroriste est indéniablement inexcusable, les raisons de son origine sont trop souvent masquées par le postulat que puisque la civilisation attaquée n'a rien à se reprocher, l'attaquant n'est qu'un fou dangereux qui ne mérite pas qu'on essaye de comprendre pourquoi il a agi ainsi. Pour Edgar Morin, l'extrémisme religieux est l'une des conséquences de la destruction du lien informel dans des sociétés où le lien fait pourtant partie

de la culture ancestrale, par un système capitaliste mondialisé qui ignore les spécificités locales et cherche à imposer sa norme et son droit partout. Plutôt que d'essayer de traiter la racine du mal, on retrouve ici l'idée développée par Platon dans son allégorie de la caverne : **nous préférons une vérité biaisée mais simple à comprendre plutôt que devoir faire l'effort de remettre en question nos préjugés et nos connaissances afin de mieux comprendre.**

Il semble donc que la bienveillance dont les individus ont besoin pour apprivoiser la peur de l'Autre passe non seulement par la réintroduction du facteur humain dans l'économie et les relations sociales, mais plus largement par une reconnexion avec le vivant.

LA CONNEXION AVEC LE VIVANT

Dans la première partie de cette lettre⁵⁵ nous expliquions que quel que soit le régime dominant (démocratique ou autoritaire, capitaliste ou communiste), **la culture normée et ethnocentrée basée sur l'ego se construit sur la supériorité de l'Humain face à une nature qui doit être dominée.** L'homme est grand et la nature représente une masse de vivant que l'homme peut modeler à son image pour en extraire de la richesse. La nature peut donc être considérée comme une marchandise destinée à

⁵³. <https://www.euractiv.fr/section/aide-au-developpement/news/les-pays-en-developpement-concentrent-les-2-3-des-deces-dus-au-cancer/>

⁵⁴. La fabrication de l'ennemi – Pierre Conesa, 2011

⁵⁵. Tikehau CIO letter – Human after all, septembre 2021

“

LA CULTURE NORMÉE ET ETHNOCENTRÉE BASÉE SUR L'EGO SE CONSTRUIT SUR LA SUPÉRIORITÉ DE L'HUMAIN FACE À UNE NATURE QUI DOIT ÊTRE DOMINÉE

être exploitée mais aussi domptée pour notre confort. Pour Gerard Guerrier⁵⁶ la marchandisation du retour à la nature telle que définie par la société de consommation aboutit à la délimitation dans l'espace et dans le temps de cette exposition à la nature. Les activités sont encadrées afin de minimiser le risque d'incident. L'effort doit être supportable. L'offre commerciale doit être adaptée aux contraintes du consommateur. Cette marchandisation passe également par la mise à disposition d'une gamme de produits souvent à des prix élevés, élaborés à partir de matières premières autrefois disponibles gratuitement via des pratiques artisanales. Pour le professeur d'anthropologie Stefano Boni, le contact avec la nature dans nos sociétés occidentales procure un sentiment de gêne voire de dégoût. Les sensations, les odeurs et même certains sons nous mettent mal à l'aise au point que le contact naturel, pourtant recherché car synonyme de bien-être, doit être encadré, limité dans le temps et aseptisé. Le mode de vie occidental est en réalité distant de la nature sauf si celle-ci est dominée, contrôlée (par des circuits touristiques encadrés, des parcs naturels délimités). **La rupture avec le**

monde organique altère les processus cognitifs fondamentaux qui étaient communs aux différentes civilisations avant l'émergence de la culture occidentale obsédée par la « purification » de nos sciences et la soumission de la nature. Ce rapport de domination de la nature entraîne la disparition des connaissances et des mécanismes subtils que le contact naturel avait apporté aux civilisations ancestrales. L'illusion que la technologie nous apporte le confort et représente un substitut avantageux au contact naturel nous enferme en réalité dans une caverne de Platon qui, sous couvert de confort matériel, nous prive du lien humain et, finalement, de notre liberté. Mais ce confort matériel et intellectuel nous pousse à traverser la vie sans nous poser de question, sans sortir des chemins tracés. Comme nous l'avons vu dans le premier volet de cette lettre, il génère une grande détresse qui se matérialise par l'explosion des taux de suicide, de dépression, de cancer, d'obésité, d'agressivité et d'exclusion. **Il est donc possible de vivre confortablement en allant très mal**, en se contentant d'un rôle confortable de consommateur passif.

39

“

IL EST DONC POSSIBLE DE VIVRE CONFORTABLEMENT EN ALLANT TRÈS MAL

⁵⁶. Éloge de la peur – Gérard Guerrier, 2019

“

L'HOMME, C'EST LA NATURE PRENANT CONSCIENCE D'ELLE-MÊME

Le concept de soumission absolue de la nature s'oppose à la plupart des pratiques ancestrales des sociétés traditionnelles qui consistent à considérer la nature comme un être vivant à part entière. Le géographe français Elisée Reclus expliquait en 1905 : « **l'homme, c'est la nature prenant conscience d'elle-même** »⁵⁷. **Autrement dit, considérer l'humanité comme un tout reconnecte l'individu non seulement aux autres mais aussi à l'ensemble du vivant. C'est ce travail de reconnexion, qui ne peut commencer que par une démarche intérieure, qui peut faire prendre conscience à notre société que la recherche d'un modèle de développement plus durable est le seul possible à long terme.** Un tel modèle ne peut reposer entièrement sur le droit et la norme puisque la dimension informelle de l'économie, le facteur humain, échappe à la norme. Quant au droit, il est forcément arbitraire. Éric Julien est un géographe français ayant eu la chance d'être sauvé par la communauté indigène des Kogis en Colombie, lors d'un voyage d'étude au cours duquel il fut victime d'un œdème pulmonaire à 4 500 mètres d'altitude. Les Kogis sont un peuple amérindien, l'un des derniers peuples précolombiens et riche de 4 000 ans de traditions à ne pas s'être fondu dans la culture mondialisée, préférant vivre en quasi-autarcie économique et intellectuelle. Ce peuple, qui considère la nature comme un être vivant, estime que sa mission est de

« soigner la terre » qu'ils appellent « la mère ». Les Kogis ont conservé un lien cognitif extrêmement fort avec la nature, au point d'avoir développé via l'intuition un savoir qui impressionne les plus grands astronomes, médecins et géologues du monde. Depuis son accident, Éric Julien a passé toute une partie de sa vie à aider les Kogis à récupérer leur terre ancestrale. Il invita d'ailleurs ses membres à diagnostiquer la nature chez lui dans la Drôme provençale. Il rapporte⁵⁸ que Les premières questions posées par les Kogis furent en rapport avec la présence de barrières ou de grillages visant à restreindre l'accès à certaines zones telles que les cours d'eau par les animaux ou les personnes. Qui a décidé de capter toute l'eau de ce ruisseau ? L'homme de manière unilatérale bien sûr. Pourtant cette action a fait se déplacer les animaux vers d'autres zones, perturbant l'écosystème végétal du lieu, tarissant les sources et faisant dire aux Kogis que certaines zones de la forêt drômoise pourtant végétalisées étaient en réalité mourantes.

“

CONSIDÉRER L'HUMANITÉ COMME UN TOUT RECONNECTE L'INDIVIDU NON SEULEMENT AUX AUTRES MAIS AUSSI À L'ENSEMBLE DU VIVANT

⁵⁷. L'homme et la Terre – Jean-Jacques Elisée Reclus, 1905

⁵⁸. Éric Julien - Les Indiens Kogis, gardiens de la nature, YouTube
- <https://www.youtube.com/watch?v=g65Jq2nQKNU>

Les neurosciences redécouvrent les effets de la connexion à la nature sur la santé humaine. Le neurochirurgien Michel Le Van Quyen⁵⁹ s'est intéressé aux réactions du cerveau humain au contact de la nature. Il mentionne des études japonaises sur les effets des promenades en forêt sur le corps humain et le cerveau, avec par exemple la genèse beaucoup plus rapide par le corps de cellules tueuses de tumeurs et de virus. À l'inverse, l'absence de lien avec la nature condamne l'humain à trouver dans le plaisir de consommer et d'avoir, un avatar du bonheur généré par le lien avec le vivant. Mais cet avatar génère de la souffrance. Éric Julien⁶⁰ mentionne le concept d'apoptose en biologie. L'apoptose est la mort programmée des cellules, un processus cellulaire essentiel à la santé dont la dérégulation peut entraîner de nombreuses pathologies comme le cancer. Or ce suicide cellulaire intervient lorsque la cellule ne reçoit plus d'information sur son utilité. Éric Julien compare ce phénomène à notre comportement social. Après tout, l'humain est une somme de cellules. Dans nos sociétés, la disparition du lien humain provoque une forme de mort par le mal-être créé. Cela pourrait expliquer en partie le triste phénomène de suicide en entreprise. L'isolement provoqué par le manque de considération ou le manque de contact humain peut provoquer le désespoir lorsque l'individu ne reçoit plus d'information sur son utilité... Comme c'est le cas dans l'apoptose. Dans ce contexte, l'inclusion revient à générer de la vie pour les autres. La célèbre citation de Descartes « je pense donc je suis » fonctionnerait également sous la forme « tu penses donc je suis ».

Le docteur en psychologie cognitive américain Donald Hoffmann⁶¹ est l'un des scientifiques contemporains s'intéressant à la fois à la physique et la philosophie. Le matérialisme qui est nécessaire à la théorie capitaliste pour s'épanouir (l'humain est une machine biologique) élimine l'intuition de toute démarche scientifique. Or l'intuition est au centre des cultures ancestrales. Elle a permis par ailleurs de grandes découvertes scientifiques dans l'histoire de l'humanité. Éric Julien donne quelques exemples d'intuition scientifique non mesurable en relatant les connaissances développées par les Kogis⁶² en matière d'astronomie ou de géologie, malgré l'absence totale de calcul et de technologie telle que considérée par la science occidentale. Malgré cela, **la science fuit l'intuition pour en faire une discipline noble et pure, débarrassée de ce qui ne peut se mesurer ou se quantifier. Le problème est qu'en considérant une potentielle croissance matérielle infinie dans un monde fini, le matérialisme engendre la partition de l'humanité par l'affrontement pour ces ressources finies. Selon David Hoffman, ce matérialisme est aujourd'hui en crise. Il lui manque quelque chose. Ce quelque chose pourrait être le non mesurable, l'informel issu du lien avec le vivant.** On peut dès lors se poser la question de l'intérêt du transhumanisme mais c'est là un autre sujet. La physique quantique nous apprend qu'on ne peut pas vraiment connaître le réel. La réalité nous échappe, elle n'est

59. Pourquoi la nature guérit votre cerveau - YouTube - interview de Michel Le Van Quyen, neurochirurgien

60. Éric Julien et les Kogis - YouTube - <https://www.youtube.com/watch?v=INEdPt0cJgk>

61. Observer Mechanics: A Formal Theory of Perception - David Hoffman, Bruce Bennett, Chetan Prakash, 1989

62. Éric Julien et les Kogis - YouTube - <https://www.youtube.com/watch?v=INEdPt0cJgk>

pas toujours mesurable. L'expérience du chat d'Erwin Schrodinger⁶³, contemporain d'Albert Einstein, illustre à la fois les concepts de superposition (une particule peut être dans deux états différents simultanément) et de décohérence (le chat peut être vivant et mort à la fois tant qu'on n'a pas ouvert la boîte pour vérifier). Tant qu'on n'observe pas la réalité on ne peut connaître son état. Dire que quelque chose est réel est un parti pris qu'il faut assumer.

En complément de la science occidentale basée sur le calcul et la mesure, le retour de l'intuition et de l'observation pourrait faire partie de la solution pour la promotion d'un modèle plus durable. **Nos connaissances et notre confort ne nous dédouanent pas de rester attentifs aux détails, car c'est cette même attention au détail qui nous permet de remettre en question nos croyances et transforme une servitude confortable en liberté absolue.** Pour ne rien gâcher, cette observation du détail maintient nos qualités cognitives et crée de la valeur économique. Dans le cadre d'une expérience sociale menée par le Washington Post en 2007, le violoniste américain Joshua Bell a joué pendant 45 minutes six morceaux de Bach sur un Stradivarius dans le métro de Washington DC, habillé en jeans, t-shirt et casquette de baseball. Sur les 1097 personnes qui sont passées devant lui, seules 7 se sont arrêtées pour écouter et le musicien a récolté la somme de 12 dollars. Qu'est-ce que cette expérience peut nous inspirer dans le contexte de cette lettre ? Que **l'observation attentive de son environnement pousse à se poser des questions, chercher des réponses et donc sortir de sa caverne pour peut-être entrevoir une réalité différente de celle que l'on prend pour la vérité. Dans cet environnement de marché incertain et volatil,**

prêter attention au détail, aux signaux faibles est essentiel dans la création de valeur économique. Mais cette expérience montre que cela passe avant tout par le respect des autres. Ignorer autrui pour s'enfermer dans sa caverne apporte certes un certain confort mais détruit de la valeur.

Observer le monde débarrassé de tous ses préjugés, de tous nos conditionnements, de la peur de l'autre et de l'inconnu permet d'envisager le passage d'un cap. Celui du risque d'autodestruction. Dans son livre *Un sage est sans idée*, le sinologue François Julien⁶⁴ relate la pensée de Lao Tseu : le sage arrive à faire la part des choses. Il n'est jamais pour ou contre quelque chose, il explore les extrêmes pour en faire la synthèse. Il y a du *yin* et du *yang* dans tout. Cette attitude qui permet l'inclusion suppose de mettre de côté l'ego et de réintroduire le féminin dans notre culture patriarcale qu'un tel déséquilibre menace de destruction.

LE BRAVE GENTIL...

« JE N'AIME PAS DIRE DU MAL DES GENS, MAIS IL EST VRAIMENT GENTIL »

THIERRY LHERMITTE - LE PÈRE NOEL EST UNE ORDURE⁶⁵

Le développement capitaliste a contribué au développement de la production, des échanges, des communications et a détruit les entraides, les solidarités et la convivialité. Or, selon l'entraîneur de rugby Daniel Herrero⁶⁶, **le lien humain est ce qui rend heureux, mais aussi ce qui fait le succès d'une organisation.**

63. <https://www.techtarget.com/whatis/definition/Schrodingers-cat>

64. *Un sage est sans idée* – François Julien, 2013

65. *Le père Noël est une ordure* est une comédie française, film sorti en 1982

66. Daniel Herrero est un entraîneur charismatique de rugby ayant entraîné le RC Toulon

Pour lui, la gentillesse est l'une des trois qualités d'un grand manager ou d'un grand capitaine d'équipe, en plus du courage et de la vision stratégique. L'entraîneur avoue lui-même que cette qualité essentielle pour un grand leader peut surprendre, dans la mesure où on a souvent tendance à taxer de « faible » les individus montrant de la gentillesse. Mais pour lui, sans cette qualité, aucun capitaine d'équipe de rugby n'a jamais réussi à hisser ses joueurs au plus haut niveau possible, soit le titre de champion du monde. Dans un contexte différent, dans son livre *The White Darkness*, l'écrivain David Grann relate l'histoire de l'exploration du continent Antarctique⁶⁷. Il mentionne qu'Ernest Shackleton, le premier explorateur à avoir tenté une traversée de l'Antarctique en 1915, était un grand leader car il se préoccupait avant tout du bien-être de son équipage. Il partageait les tâches ingrates avec eux et montrait de l'empathie. Il mettait un point d'honneur à ce que son équipe reste joyeuse et optimiste. Cela lui permit d'obtenir l'adhésion et la confiance de tout son équipage lors de cette aventure. Cette facette du lien humain concerne bien sûr également l'entreprise. Le conférencier Simon Sinek⁶⁸ observe que dans une entreprise, les employés les moins expérimentés doivent se préoccuper de bien faire leur travail, mais les managers eux, en plus de se préoccuper de bien faire le leur, doivent aussi prendre soin de ceux dont ils sont responsables et de leur propre travail, c'est-à-dire soutenir dans leur activité les employés de l'entreprise. Pour lui, les deux principales qualités du leader sont la perspective et l'empathie. Il mentionne qu'il est souvent surpris par la réponse donnée par les chefs d'entreprise à la question : « quelle est votre priorité ? ». À cette question, beaucoup de managers répondent que leurs clients sont leur priorité même si la plupart

n'ont pas vu un client en personne depuis des années. D'autres répondent que les actionnaires sont leur priorité. Pour Sinek, cela revient pour l'entraîneur d'une équipe de sport à admettre que sa priorité n'est pas ses joueurs mais plutôt les supporters ou les sponsors ! Peu de dirigeants avancent que leur priorité est le bien-être de leurs employés, c'est-à-dire le bien-être de ceux à qui il revient de servir les clients et de créer de la valeur pour les actionnaires. Pourtant, si les employés n'ont pas une bonne image de leur société et ne portent pas le bon message, les clients ont peu de chance de faire confiance à l'organisation. Pour Sinek, l'empathie, c'est se soucier de l'humain et pas seulement de ce qu'il produit. Le PIB se soucie uniquement de ce qu'il produit. Nous avons vu que pour l'école de Chicago qui s'est vue récompensée de plusieurs prix Nobel d'économie, l'humain est un capital productif. Partout dans le monde, les méthodes de management des entreprises sont imprégnées de cette approche. La différence entre « tu es en retard sur tes objectifs, ça ne va pas du tout » et « tu es en retard sur tes objectifs, y-a-t'il quelque chose qui ne va pas ? Comment puis-je t'aider ? » est considérable et résume à elle seule l'apport du facteur humain à l'économie. L'empathie est une source de création de valeur économique. Dans son livre *Réformer par le dialogue et la confiance*⁶⁹, l'ancien Directeur Général de la Poste française Jean-Paul Bailly décrit le management comme un exercice de bienveillance et d'exigence. La bienveillance cimenter le lien humain dans une organisation. Alors pourquoi s'acharner à dévaloriser l'apport du facteur humain dans les relations entre les individus ?

67. The White Darkness – David Grann, 2018

68. Simon Sinek – Understanding empathy – <https://www.youtube.com/watch?v=pi86Nr9Mdms>

69. Réformez ! par le dialogue et la confiance – Jean-Paul Bailly, 2016

Conclusion

« RESTER EN POLE POSITION, PEU CONFORTABLE, MAIS C'EST PAS GRAVE, J'AIME LE CHALLENGE. PORTER LE MAILLOT FRAPPÉ DU SCEAU DE CEUX QUI DÉRANGENT EST UN HONNEUR POUR MOI. »

NTM – THAT'S MY PEOPLE⁷⁰

La plupart des hommes et des femmes traversent la vie sans se poser de question et acceptent d'adhérer aux croyances et aux pratiques qu'on leur impose par l'éducation, par la pression sociale ou par la force. Ces personnes admettent que le monde sera leur allié s'ils ne se mettent pas en opposition avec lui. Malheureusement, faire l'effort de sortir de la caverne pour remettre en cause ses acquis, ses connaissances, ses préjugés nécessite d'enfreindre les convenances, de surpasser ses peurs, mais aussi d'affronter une majorité de personnes qui choisissent, elles, le confort de la caverne. Ceux qui choisissent la voie difficile doivent accepter une certaine marginalisation, voire une exclusion plus ou moins violente, avant d'être parfois reconnus. C'est probablement la raison pour laquelle certains philosophes ou scientifiques ont été considérés comme des fous ou des excentriques. C'est aussi la raison pour laquelle certains ont été éliminés, de Socrate à Giordano Bruno. **Cette position inconfortable est bien connue de l'entrepreneur et c'est l'une des raisons pour lesquelles nous nous y sommes intéressés d'aussi près dans cette lettre.**

Le problème est que nous faisons face à une situation unique dans l'Histoire qui relève de la nécessité de nous libérer d'une société relativement efficiente, riche, puissante et qui satisfait en grande partie les besoins matériels et culturels de l'humanité. Une société qui dispense ses bénéfices à une part toujours plus grande de la population. Nous sommes donc dans une situation où nous devons « nous libérer d'une société dans laquelle la question de la libération est apparemment privée d'une base populaire »⁷¹. **Une majorité d'individus a accepté son assujettissement en échange d'une vie confortable. Une culture de développement uniquement basée sur le droit et la norme ne peut que se construire sur la base de l'exclusion. Elle favorise l'isolement des individus et la rupture du lien entre eux et avec la nature. La société de consommation et le recours à la dette projettent alors l'individu dans l'illusion du confort mais le prix à payer est une forme de servitude, qui génère de la souffrance. Une telle culture ne peut que partitionner les individus et les connaissances. Et finalement, elle ne peut que mener à une impasse. C'est au bout de cette impasse que notre modèle économique arrive. C'est pourquoi il nous paraissait important de se poser les questions abordées dans cette lettre.**

⁷⁰. NTM est un groupe de rap français – extrait des paroles de la chanson *That's My People*

⁷¹. Herbert Marcuse – *Liberation from an affluent society*, 1968



REMETTRE EN QUESTION SES CERTITUDES GARANTIT UNE CERTAINE LIBERTÉ

Car le risque de sortir de sa caverne vaut probablement la peine d'être pris : les individus qui font l'effort de considérer l'humanité comme un tout réalisent que la démarche inclusive ouvre beaucoup de portes, soigne beaucoup de maux et répond à beaucoup de questions, y compris les plus complexes. Par ailleurs, **remettre en question ses certitudes garantit une certaine liberté**. La liberté ne consiste pas à avoir le loisir de consommer ce qu'on veut, comme on veut et quand on veut ; ce que notre système économique appelle « liberté » crée en réalité de la servitude. Cela ne consiste même pas non plus à savoir ou à croire. **La liberté c'est chercher à comprendre. Car chercher à comprendre implique de réfléchir en exerçant son esprit critique, en faisant appel à son intuition, seul mais en se reconnectant forcément à son environnement vivant et donc aux autres – dans toute leur diversité (le facteur humain) – et à la nature. C'est cela que les cultures ancestrales avaient incorporé, probablement grâce à leur sens de l'intuition. Et c'est cela dont la culture occidentale ultradominante n'a pas su tenir compte.** Parce qu'elle a écrasé cet aspect, notre culture génère de la détresse mentale et un modèle de développement qui va droit dans le mur. La sortie de la caverne n'est pas une expérience confortable. C'est un choix difficile mais nécessaire pour sortir du cocon qui fait de nous des prisonniers d'un système qui mène à notre perte. L'échec du système économique basé sur une croissance infinie nous ramène vers l'évidence qu'un modèle de développement plus local, offrant davantage de place au facteur humain, au lien avec la nature, aux rapports informels et qui cherche à réunifier la connaissance est probablement la seule voie possible pour éviter l'autodestruction. Cela implique une remise en cause de la recherche effrénée du confort matériel comme intellectuel. C'est en quelque sorte la démarche qu'opèrent les entrepreneurs à l'échelle de l'économie. D'autres l'appliquent à l'ensemble de leur existence avec des conséquences similaires : perte de confort, acceptation de l'incertitude, remise en cause des normes en échange d'un accès à une vision plus large de la réalité et à une certaine liberté.

La crise de la COVID, l'intensification des affrontements armés ainsi que le constat que le mur climatique est désormais une réalité semblent provoquer une forme d'élévation de la conscience générale, nécessaire au passage de ce cap. Cela passe par un travail de chacun pour vaincre la peur qui nous incite à rester dans la caverne, source de la plupart des souffrances de ces quelques siècles d'histoire de l'humanité qui ne représentent finalement qu'un point microscopique dans un univers vieux de plus de 13 milliards d'années. La combinaison de l'humilité imposée par ce constat et d'un état d'esprit inclusif ne serait-elle pas la porte d'entrée vers ce modèle de croissance et de progrès soutenable dans la durée ? Il semble bien que la seule issue possible soit la réintégration dans notre culture du lien avec le vivant, le renouveau du facteur humain... Human after all.

NOTES

JANVIER 2023

CIO
letter
TO

JANVIER 2023

CIO letter —TK—

TK TIKEHAU
CAPITAL

32, rue de Monceau 75008 Paris - FRANCE

Tél. : +33 (0)1 53 59 05 00

Fax : +33 (0)1 53 59 05 20

Ce document ne constitue pas une offre de vente de titres ni des services de conseil en investissement. Ce document contient uniquement des informations générales et n'est pas destiné à représenter des conseils en investissement généraux ou spécifiques. Les performances passées ne constituent pas un indicateur fiable des résultats futurs et les objectifs ne sont pas garantis.

Certaines déclarations et données prévisionnelles sont basées sur les prévisions actuelles, les conditions actuelles de marché et la situation économique actuelle, les estimations, projections, et les opinions de Tikehau Capital et / ou de ses sociétés affiliées. En raison de divers risques et incertitudes, les résultats réels peuvent différer considérablement de ceux reflétés ou envisagés dans ces déclarations prospectives ou dans n'importe laquelle des études de cas ou prévisions. Toutes les références aux activités de conseil de Tikehau Capital aux États-Unis ou à l'égard de ressortissants américains concernent Tikehau Capital North America